

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, February 9, 2023

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met with videoconference this day at 11:50 a.m. [ET] to study on foreign relations and international trade generally.

Senator Peter M. Boehm (Chair) in the chair.

[*English*]

The Chair: My name is Peter Boehm. I am a senator from Ontario and the Chair of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade.

Before we begin, I wish to invite committee members to introduce themselves.

Senator Ravalia: Welcome to all witnesses. Mohamed Ravalia, representing Newfoundland and Labrador.

[*Translation*]

Senator Gerba: Amina Gerba from Quebec.

[*English*]

Senator Richards: David Richards from New Brunswick.

Senator Greene: Steve Greene, Nova Scotia.

Senator Boniface: Gwen Boniface, Ontario.

Senator Coyle: Mary Coyle, Nova Scotia.

Senator Cardozo: Andrew Cardozo from Ontario.

Senator Woo: Yuen Pau Woo, British Columbia.

The Chair: I wish to welcome all Canadians who may be watching us across the country today.

What we are doing today under the general order of reference is continuing to mark International Development Week, which is taking place this year from February 5 to 11.

For the first part of our meeting, we are pleased and honoured to welcome Dr. Achim Steiner, the administrator of the United Nations Development Programme, who is joining us from UN headquarters in New York. He is a distinguished international public servant and has much to say and value to add, especially during these turbulent times. Unfortunately, we won't have him for several hours, but we'll have a good meeting, I think, nonetheless.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 9 février 2023

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 11 h 50 (HE), avec vidéoconférence, pour effectuer une étude sur les relations étrangères et le commerce international en général.

Le sénateur Peter M. Boehm (président) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je m'appelle Peter Boehm, sénateur de l'Ontario et président du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international.

Avant que nous commençons, j'aimerais inviter les membres du comité à se présenter.

Le sénateur Ravalia : Bienvenue à tous les témoins. Je m'appelle Mohamed Ravalia. Je représente Terre-Neuve-et-Labrador.

[*Français*]

La sénatrice Gerba : Amina Gerba, du Québec.

[*Traduction*]

Le sénateur Richards : David Richards, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Greene : Steve Greene, de la Nouvelle-Écosse.

La sénatrice Boniface : Gwen Boniface, de l'Ontario.

La sénatrice Coyle : Mary Coyle, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Cardozo : Andrew Cardozo, de l'Ontario.

Le sénateur Woo : Yuen Pau Woo, de la Colombie-Britannique.

Le président : Je souhaite la bienvenue à tous les Canadiens qui nous regardent aujourd'hui.

Conformément à l'ordre de renvoi général, nous continuons à souligner la Semaine du développement international qui, cette année, a lieu du 5 au 11 février.

En première partie, nous sommes ravis et honorés d'accueillir M. Achim Steiner, administrateur du Programme des Nations unies pour le développement. Il se joint à nous depuis le siège de l'ONU à New York. C'est un fonctionnaire international chevronné qui a beaucoup à dire et à offrir, surtout en cette période de turbulences. Malheureusement, il ne restera pas avec nous plusieurs heures, mais je pense que nous aurons néanmoins une bonne réunion.

Welcome, Dr. Steiner, and thank you for being with us. It is good to see you again. The floor is yours for your opening statement, and then we will move to questions from senators.

Achim Steiner, Administrator, United Nations Development Programme: May I begin by thanking you for the privilege and the honour of addressing you today and during my visit to Canada at the end of last year. I very much precisely sought opportunities like this to engage with you as part of the United Nations but also as head of the United Nations Development Programme, a decade-long partner with Canada in addressing what at one point were more the development aid priorities of an international community working with developing countries.

One of the key messages to you today is that that era, in many ways, is and has come to an end for many countries. The issues we seek to address through our development corporation paradigm in our age have evolved from that original idea of technology transfer and expertise and training, especially in the context of multilateralism but also against the backdrop of challenges we face in our world today, to evolve that understanding of development and development cooperation as not a one-way transfer but rather a platform in which countries are able to co-invest in tackling some of the greatest risks and threats, not only to individual countries but to our global family of nations and to the 8 billion citizens that we are on this planet.

The 2015 summit led to the adoption of the sustainable 2030 agenda and the Sustainable Development Goals, which are viewed as an articulation of aspirational goals. However, if you look at these SDG's more carefully, they in some ways represent an articulation of the great risks to our future that need to be addressed through cooperation. Now, that may sound a little bit abstract, but when you go into the individual goals, you begin to recognize that in fact they carry within them enormous opportunities for cooperation, for technological and scientific collaboration. Take an issue such as climate change. I do not need to tell you how dependent we are on one another in addressing this, but you can take that same logic to the universe of digital and cyber crime and cyber warfare. On the back of the COVID-19 pandemic, you can take it into the realm of pandemic resilience and collaboration on some of the great threats we face, including antimicrobial resistance, for example. These are phenomena that, however wealthy or large a country or an economy may be, are simply not solvable, or not manageable, without a collaborative approach.

Bienvenue, monsieur Steiner. Merci de votre présence. C'est un plaisir de vous revoir. Je vous cède la parole pour que vous fassiez votre déclaration préliminaire, puis nous passerons aux questions des sénateurs.

Achim Steiner, administrateur, Programme des Nations unies pour le développement : Permettez-moi tout d'abord de vous remercier. C'est un privilège et un honneur pour moi de m'adresser à vous aujourd'hui, comme cela a été le cas lors de ma visite au Canada à la fin de l'année dernière. J'ai précisément recherché des occasions comme celle-ci de discuter avec vous en tant que représentant des Nations unies, mais aussi en tant qu'administrateur du Programme des Nations unies pour le développement, un partenaire du Canada depuis une décennie lorsqu'il s'agit de s'occuper de ce qui, à un moment donné, constituait davantage les priorités d'aide au développement d'une communauté internationale qui travaille avec les pays en développement.

L'un des points importants que je veux soulever aujourd'hui, c'est que, à bien des égards, cette époque est révolue pour de nombreux pays. Les problèmes que nous cherchons à résoudre à l'aide de notre paradigme de société de développement à notre époque ont évolué depuis cette idée originale de transfert de technologie et d'expertise et de formation, en particulier dans le contexte du multilatéralisme, mais aussi dans le contexte des défis auxquels nous faisons face dans le monde actuel, pour faire évoluer cette conception du développement et de la coopération au développement comme ne constituant pas un transfert unidirectionnel, mais plutôt un cadre qui permette aux pays d'investir ensemble dans la lutte contre certains des plus grands risques et des plus grandes menaces, non seulement pour des pays, mais pour notre famille mondiale de nations et pour les 8 milliards de personnes que compte cette planète.

Le sommet de 2015 a mené à l'adoption du Programme de développement durable à l'horizon 2030 et des objectifs de développement durable, qui sont considérés comme l'expression d'objectifs ambitieux. Cependant, en examinant plus attentivement ces objectifs de développement durable, on voit qu'ils reflètent en quelque sorte les grands risques pour notre avenir que nous devons contrer par la coopération. Cela peut sembler un peu abstrait, mais en regardant les objectifs, on commence à comprendre qu'en fait, ils portent en eux d'énormes possibilités de coopération, de collaboration technologique et scientifique. Prenons un problème comme les changements climatiques, par exemple. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point nous sommes dépendants les uns des autres pour y faire face, mais on peut appliquer cette même logique à l'univers de la cybercriminalité et de la cyberguerre. À la suite de la pandémie de COVID-19, on peut l'appliquer à la question de la résilience en cas de pandémie et au travail de collaboration pour faire face à certaines des grandes menaces auxquelles nous sommes confrontés, notamment la résistance aux antimicrobiens. Ce sont

The development corporation proposition in our age I believe is one of co-investment and of codesigning responses that still take into account the fact that there are much wealthier nations and much poorer nations, and nations that, for example, have experienced extraordinary natural catastrophes. Here let me use this opportunity to express my sympathies and condolences to the people of Turkey and Syria who are living through a nightmare in these hours and days. But let me take you to Pakistan, just last year, and to those cataclysmic floods that covered one third of the country, essentially taking a nation of close to 200 million people and an economy to the precipice, on the back of a pandemic. How do we as an international community deal with both the humanitarian response but ultimately also the reconstruction and rehabilitation approach to such a crisis?

The development corporation should not only be driven by crisis. It is about a shared and common interests in finding ways to act together. Canada has been a pioneer. I say this out of personal conviction having been a student of development economics in times when Canada, both through its domestic policies but also its international development corporation programs, was a catalyst for many countries to rethink the approach, for instance, to develop not only through the lens of economic progress, but also looking at the social and environmental dimensions, leading in many countries to very progressive legislation and government policies being put in place.

UNDP has a long tradition with the human development report of challenging that view that development progress is best measured simply through an economic and financial lens. This is today accepted by most. The question is how do you then broaden that lens and understand what makes nations feel they are actually progressing human development aspirations and are becoming more resilient?

I would like to, if I may, chair, just end by drawing attention to the fact that we live in an age where, from a development perspective, we are faced with enormous setbacks. The pandemic, the current cost of living crisis and the energy crisis are all creating conditions where the UNDP estimate is there are 51 developing economies now in debt distress, one step away from essentially defaulting. These are situations in which we have to come together as an international community, particularly in this year when we will have an SDG summit here

des phénomènes qui, quelle que soit la richesse ou la taille d'un pays ou d'une économie, ne peuvent tout simplement pas être résolus, ou gérés, sans l'adoption d'une approche fondée sur la collaboration.

À notre époque, ce que la société de développement propose, à mon avis, c'est d'investir et de concevoir ensemble des réponses qui tiennent toujours compte du fait qu'il existe des nations beaucoup plus riches et des nations beaucoup plus pauvres, et des nations qui, par exemple, ont vécu des catastrophes naturelles extraordinaires. Permettez-moi de saisir cette occasion pour exprimer ma sympathie et d'offrir mes condoléances aux populations de la Turquie et de la Syrie qui vivent un cauchemar ces jours-ci. Or, laissez-moi vous parler du Pakistan et vous rappeler les inondations cataclysmiques qui ont recouvert un tiers du pays l'année dernière, qui ont mené une nation de près de 200 millions de personnes et une économie au bord du précipice, sur fond de pandémie. Comment la communauté internationale doit-elle agir tant sur le plan humanitaire que, au bout du compte, sur le plan de la reconstruction dans le contexte d'une telle crise?

La société de développement ne doit pas être guidée uniquement par des situations de crise. Il s'agit ici d'intérêts communs. Il s'agit de trouver des moyens d'agir ensemble. Le Canada a été un pionnier. Je le dis par conviction personnelle, car j'ai étudié l'économie du développement à une époque où le Canada, tant par ses politiques nationales que par ses programmes de coopération internationale, a joué un rôle catalyseur et a amené de nombreux pays à repenser leur approche, par exemple, pour que le développement soit axé non seulement sur le progrès économique, mais aussi sur les dimensions sociales et environnementales, ce qui a mené à la mise en place de lois et de politiques gouvernementales très progressistes dans de nombreux pays.

Avec le rapport sur le développement humain, le Programme des Nations unies pour le développement, ou PNUD, remet en question depuis longtemps le point de vue selon lequel les progrès réalisés en matière de développement sont mieux mesurés simplement en fonction de critères économiques et financiers. Cette idée est aujourd'hui acceptée par la plupart. La question est de savoir comment élargir cette perspective et comprendre ce qui fait que les nations ont le sentiment de faire progresser les aspirations en matière de développement humain et de devenir plus résilientes?

Si vous le permettez, monsieur le président, je voudrais terminer en attirant votre attention sur le fait que nous vivons à une époque où, du point de vue du développement, nous sommes confrontés à d'énormes revers. La pandémie, la crise actuelle du coût de la vie et la crise de l'énergie sont autant de facteurs qui créent certaines conditions. Par exemple, selon les estimations du PNUD, 51 économies en développement sont aujourd'hui en situation de surendettement, à un pas d'une situation de défaut de primes. Dans ce genre de situations, nous devons nous

at the United Nations in September, the midway point to the year 2030.

I think it is critical that Canada also be a voice that allows us to recongregate around the goals that we identified in 2015, remarkably, with all nations adopting them, and not allow the fact that a pandemic and many other crises have not allowed us to meet the targets and indicators and to walk away from this Agenda 2030. It is a unifying agenda. It is, as former secretary general Ban Ki-moon once referred to it, a declaration of interdependence. It is in that paradigm that I believe Canada can play an extraordinarily important role to evolve that interpretation of a development mandate, whether through your bilateral institutions or through your United Nations and multilateral platforms, as truly the key to moving forward together faster.

Thank you.

The Chair: Thank you very much, Administrator Steiner.

[Translation]

Before we proceed to questions and answers, I wish to ask members and witnesses in the room to please refrain from leaning in too closely to their microphone or removing their earpiece when doing so. This will avoid any sound feedback that could negatively impact the committee staff and others in the room who may be wearing an earpiece for interpretation.

[English]

I wish to inform members that, because of our compressed time frame for this panel, you will each have a maximum of only three minutes, and that includes questions and answers. My usual advice to you of being as precise as you can be is even more pertinent. That will allow Dr. Steiner to provide as much information as he can. If we have time, we will go to a second round, as we often do.

Senator Coyle: Thank you very much, Mr. Steiner, for being with us. I know you are a very busy person and that there is much more you could have said to us.

I would like to take you back to your mention of Agenda 2030 and the Sustainable Development Goals. One of the beauties of that global commitment is that it isn't just like the Millennium Development Goals, which were largely focused on the developing countries of the south. This is an agenda for the

rassembler en tant que membres de la communauté internationale, particulièrement en cette année au cours de laquelle un sommet sur les objectifs de développement durable aura lieu ici, aux Nations unies, en septembre, à mi-chemin vers 2030.

Je pense qu'il est essentiel que le Canada soit aussi un porte-parole qui nous permette de nous réunir à nouveau autour des objectifs que nous avons définis en 2015, fait remarquable, que toutes les nations membres ont adoptés. Il est essentiel de ne pas permettre que le fait qu'une pandémie et de nombreuses autres crises nous aient empêchés d'atteindre les cibles et les indicateurs nous fasse abandonner le Programme de développement durable à l'horizon 2030. Il s'agit d'un programme rassembleur. Il s'agit, comme l'a dit l'ancien secrétaire général Ban Ki-moon, d'une déclaration d'interdépendance. C'est sous cet angle que je crois que le Canada peut jouer un rôle extrêmement important pour faire évoluer cette interprétation d'un mandat de développement, que ce soit par les institutions bilatérales ou les plateformes des Nations unies et multilatérales, comme étant vraiment la clé pour que nous avancions ensemble plus rapidement.

Merci.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Steiner.

[Français]

Avant de passer aux questions et réponses, j'aimerais demander aux membres et aux témoins présents dans la salle de s'abstenir de se pencher trop près de leur microphone ou de retirer leur oreillette lorsqu'ils le font. Cela permettra d'éviter tout retour sonore qui pourrait avoir un impact négatif sur le personnel du comité et d'autres personnes dans la salle qui porteraient une oreillette.

[Traduction]

Je souhaite informer les membres du comité qu'en raison du temps limité que nous avons pour cette première partie de la réunion, chacun d'entre vous ne disposera que trois minutes maximum, questions et réponses comprises. Le conseil que je vous donne habituellement, soit d'être le plus précis possible, est d'autant plus pertinent. Ainsi, M. Steiner pourra fournir le plus de renseignements possible. S'il nous reste du temps, nous passerons à un deuxième tour, comme nous le faisons souvent.

La sénatrice Coyle : Je vous remercie beaucoup de votre présence, monsieur Steiner. Je sais que vous êtes une personne très occupée et que vous auriez pu nous en dire beaucoup plus.

J'aimerais revenir sur le Programme de développement durable à l'horizon de 2030 et les objectifs de développement durable, dont vous avez parlé. L'un des points forts de cet engagement mondial, c'est qu'il est différent par rapport aux objectifs du millénaire pour le développement, qui étaient

world and one not only to cooperate on but to ensure that each other succeeds.

We know the crises are causing all kinds of setbacks. Could you let us know whether there are any bright lights in terms of progress on the SDGs, be they the SDGs as goals or regional areas or countries that are progressing? Also, is there something we can learn — I'm always interested in positive deviance — where things are moving forward well? I'm interested in what we could learn for the next phase or the next big push that will have to happen to get us across the line for 2030. Thank you.

Mr. Steiner: Thank you, Senator Coyle.

I trust we will very much appreciate your recognition that Agenda 2030 and the Sustainable Development Goals are the first ever agendas on development that truly encompass all nations. That was part of the recognition that in trying to solve the problem in one country, we depend upon the actions of others. That is as true for a developing country — for instance, depending upon industrialized countries — or vice versa. I only have a brief time, so let me give you a couple of bright lights. I think they illustrate that extraordinary things can happen.

One of those was, during the pandemic, seeing how digital inclusion took an enormous leap forward, whether in Canada, in Togo or in Bangladesh. Literally over a few days, we trained nurses and medical personnel to go online because people simply couldn't move. We were able to provide advice in a country where, over the last 10 years, we had been working with the government to create digital access points across the entire country where no citizen now lives further away than four kilometres from a terminal where they can transact, for instance, the issuance of certificates and access information. In the past, that cost people days to go to a provincial capital to queue up for a land title. That leap forward — the initiative in Bangladesh is called a2i, access to information — is a great illustration of the kind of pivot that is possible.

I could take you to a country such as Kenya. Some of you might be aware that it is one of the pioneers of having brought digital payment systems into action. What is really remarkable here is that it was ultimately a decision by the Central Bank of Kenya to essentially allow a telephone company or operating entity to have overnight cash holdings in order to make cash transfers possible. It was done deliberately because it offered an experiment in broadening the scope of financial inclusion. As a result —

largement axés sur les pays en développement du Sud. Il s'agit d'un programme mondial, dans le cadre duquel il faut non seulement coopérer, mais aussi veiller à ce que chacun réussisse.

Nous savons que les crises provoquent toutes sortes de revers. Pourriez-vous nous dire si l'on a vu des progrès sur le plan des objectifs de développement durable, qu'il s'agisse des objectifs eux-mêmes ou de progrès observés dans certaines régions ou certains pays? Par ailleurs, y a-t-il des leçons que nous pouvons tirer — les effets positifs m'intéressent toujours — quant à des choses qui avancent bien? J'aimerais connaître les leçons que nous pourrions tirer pour la prochaine étape ou les prochains grands efforts que nous devrons déployer pour franchir la ligne en 2030. Je vous remercie.

M. Steiner : Merci, sénatrice Coyle.

Je suis sûr que nous serons ravis du fait que vous savez que le Programme de développement durable à l'horizon de 2030 et les objectifs de développement durable sont les tout premiers programmes de développement qui englobent vraiment toutes les nations. C'est qu'on a constaté qu'en essayant de résoudre le problème dans un pays, on dépend des actions des autres. C'est aussi vrai pour un pays en développement — par exemple, qui dépend des pays industrialisés —, ou vice versa. Puisque j'ai peu de temps, permettez-moi de vous donner deux ou trois exemples positifs. Je pense qu'ils montrent que des choses extraordinaires peuvent se produire.

Par exemple, pendant la pandémie, l'inclusion numérique a fait un énorme bond en avant, que ce soit au Canada, au Togo ou au Bangladesh. En quelques jours, nous avons formé des infirmières et du personnel médical pour qu'ils puissent travailler en ligne, car les gens ne pouvaient tout simplement pas se déplacer. Nous avons pu donner des conseils dans un pays où, au cours des 10 dernières années, nous avions travaillé avec le gouvernement pour créer des points d'accès numériques dans tout le pays. Maintenant, aucun citoyen ne vit à plus de quatre kilomètres d'un terminal où il peut effectuer des transactions, par exemple pour la délivrance de certificats et l'accès à de l'information. Auparavant, les gens devaient se rendre dans une capitale provinciale et faire la queue pour un titre foncier. Ce grand pas en avant — l'initiative au Bangladesh s'appelle a2i, un programme d'accès à l'information — illustre parfaitement le type de virage qu'il est possible de faire.

Je pourrais vous parler d'un pays comme le Kenya. Certains d'entre vous savent peut-être que c'est l'un des premiers pays à avoir mis en marche des systèmes de paiement numériques. Ce qui est vraiment remarquable ici, c'est qu'en fin de compte, la Banque centrale du Kenya a décidé d'autoriser une compagnie de téléphone ou une entité opérationnelle à avoir des espèces en caisse de sorte que des transferts d'argent soient possibles. On l'a fait de façon délibérée parce que cela permettait d'élargir le champ de l'inclusion financière. Par conséquent...

The Chair: Thank you, Dr. Steiner. I'm sorry to interrupt you, but we're over the three minutes. It's certainly an interesting topic.

[Translation]

Senator Gerba: A few days ago, the United Nations Development Program, UNDP, released a report about the current instability in sub-Saharan African countries. The report points to the fact that, among other things, the lack of jobs is causing people to join terrorist groups. The report calls for international responses to focus on the long-term development of these regions rather than on security issues.

How can the stability and security of these regions be successfully balanced with their long-term development? What is UNDP's strategy in this regard?

[English]

Mr. Steiner: Thank you.

The report you're referring to was indeed one we just published, *Journey to Extremism in Africa*. It builds upon a piece of research work we did in 2017 where we went out and interviewed over 2,100 former combatants in eight countries to better understand what leads people to join violent extremist groups. That report is available now, and I hope you will have an opportunity to perhaps discuss it in due course, because its implications are profound.

First, while religious extremism may be a pull factor, so to speak, to attract people, in the surveys we have undertaken, it comes third or fourth. There are the push factors of trying to get a job and the livelihood desperation that are driving people to join violent extremist groups. You might find it ironic that there is even the expression of a sense that, in the absence of the development services of the state — schools, health, infrastructure, but also policing and courts — violent extremist groups provide communities an alternative to have some form of security and a justice system. Those are factors that we need to understand better in order to comprehend why there has been such an extraordinary expansion of violent extremist groups. We often blame it on the lure of religious extremism. That is too simplistic a response.

The second major conclusion is that a securitized response might, in the short term, create opportunity, but it is actually not a solution. In the Sahara, we witnessed the G5 collapse. We have seen billions of dollars invested in the military and police security apparatus to be able to respond. Ironically, many of the

Le président : Merci, monsieur Steiner. Je suis désolé de vous interrompre, mais nous avons dépassé les trois minutes. Il s'agit certainement d'un sujet intéressant.

[Français]

La sénatrice Gerba : Il y a quelques jours, le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) a publié un rapport au sujet de l'instabilité qui règne actuellement dans les pays d'Afrique subsaharienne. Le rapport pointe du doigt le fait qu'entre autres, le manque d'emplois fait en sorte que des gens se joignent à des groupes terroristes. Le rapport appelle ainsi à axer les réponses internationales sur le développement à long terme de ces régions plutôt que sur les enjeux sécuritaires.

Comment peut-on réussir à concilier la stabilité et la sécurité de ces régions avec leur développement à long terme? Quelle est la stratégie du PNUD sur ce plan?

[Traduction]

M. Steiner : Merci.

Le rapport dont vous parlez en est un que nous venons de publier, en effet. Il s'intitule *Journey to Extremism in Africa* ou *Sur les chemins de l'extrémisme en Afrique*. Il s'appuie sur des travaux de recherche que nous avons effectués en 2017, au cours desquels nous sommes allés interroger plus de 2 100 personnes qui avaient été des combattants dans huit pays afin de mieux comprendre ce qui pousse des gens à se joindre à des groupes extrémistes violents. Le rapport est accessible et j'espère que vous aurez l'occasion d'en discuter, peut-être, en temps voulu, car les répercussions sont profondes.

Premièrement, si l'extrémisme religieux peut être un facteur d'attraction, pour ainsi dire, s'il peut attirer des gens, dans les enquêtes que nous avons menées, il arrive en troisième ou quatrième position. Il y a les facteurs d'incitation que sont la recherche d'un emploi et le désespoir lié à la subsistance qui poussent des gens à se joindre à des groupes extrémistes violents. Vous trouverez peut-être paradoxal qu'on exprime même un sentiment selon lequel, étant donné le manque de services de développement de l'État — écoles, santé, infrastructures, mais aussi services de police et tribunaux —, les groupes extrémistes violents offrent aux communautés une solution de rechange pour avoir une certaine forme de sécurité et de système de justice. Ce sont là des facteurs que nous devons mieux connaître afin de comprendre les raisons de l'expansion extraordinaire des groupes extrémistes violents. Nous attribuons souvent cette expansion à l'attrait de l'extrémisme religieux. C'est une réponse trop simpliste.

Deuxièmement, l'autre grande conclusion, c'est qu'une intervention de sécurité peut, à court terme, créer des possibilités, mais ce n'est pas une solution, en fait. Au Sahara, nous avons assisté à l'effondrement du G5. Des milliards de dollars ont été investis dans l'appareil de sécurité militaire et

people who cited a trigger factor cited precisely the response with military and security apparatus as creating human rights violations and driving them into the arms of these groups.

Our approach is fundamentally different. We have rethought it in our identity crisis. We call it stabilization. We have to begin to build communities from the ground up — a marketplace, a police station, a school, a health centre — working with local authorities and create the conditions where people believe again in the viability of a nation-state-led process. That is a long journey —

The Chair: Thank you, Dr. Steiner. Sorry to interrupt you again, but we must move on to other questions.

Senator Ravalia: Thank you, Mr. Steiner.

You have alluded to foundational elements for catalyzing local development, co-investment and cooperation. The UNDP has stated that using methods such as foresight and horizon scanning would chart new ways forward. Could you elaborate on what that terminology means?

Mr. Steiner: Thank you.

In many of the developing nations — and this goes back to my point at the beginning — we are no longer dealing with a situation of access to information and technology where people with education are not available in the local labour markets. Institutions and entrepreneurship in many countries across the developing world are thriving. They are solution providers.

But one fundamental challenge they face is access to finance, for instance. We need to better understand how it is that we can co-invest in that young generation of start-up entrepreneurs. In Africa, for instance, surprisingly many go into the health services sector with new solutions and offers that are there. They are looking at the electrification of local transport. In Rwanda today, there is a private company that is introducing battery charging services for motorcycle taxis. The motorcycle drives up, swaps the battery and continues to drive. Those are entrepreneurial solutions. Who will finance those? Africa still pays an extraordinary premium on borrowing capital, which is one reason we are focusing a great deal in UNDP on helping governments raise STP bonds in the market.

Uruguay last year, with a sustainability-linked performance bond to the capital markets, raised \$1.5 billion. Its interest rate is linked to its performance on forestry cover and carbon

policier pour qu'on soit en mesure d'intervenir. Paradoxalement, bon nombre des personnes qui ont parlé d'un élément déclencheur ont dit précisément que la réponse liée à l'appareil militaire et de sécurité avait mené à des violations des droits de la personne et les avait poussés vers ces groupes.

Notre approche est fondamentalement différente. Nous l'avons repensée dans notre crise d'identité. Nous parlons de stabilisation. Nous devons commencer à bâtir des communautés à partir de la base — un marché, un poste de police, une école, un centre de santé — en travaillant avec les autorités locales et créer les conditions dans lesquelles les gens croient à nouveau en la viabilité d'un processus dirigé par un État-nation. C'est un long chemin...

Le président : Merci, monsieur Steiner. Je suis désolé de vous interrompre encore une fois, mais nous devons passer à d'autres questions.

Le sénateur Ravalia : Merci, monsieur Steiner.

Vous avez fait allusion à des éléments fondamentaux pour favoriser le développement, le co-investissement et la coopération. Le PNUD a dit que l'utilisation de méthodes comme la prévoyance et l'analyse prospective permettrait de tracer de nouvelles voies. Pourriez-vous expliquer ce que signifient ces termes?

M. Steiner : Merci.

Dans bien des pays en développement — et cela revient au point que j'ai fait valoir au début — nous ne sommes plus aux prises avec un problème d'accès à l'information et à la technologie et avec une situation où les gens éduqués ne sont pas présents sur les marchés du travail locaux. Les institutions et l'entrepreneuriat sont florissants dans de nombreux pays en développement. Ils fournissent des solutions.

Toutefois, ils sont confrontés à un problème fondamental, à savoir l'accès au financement. Nous devons mieux comprendre comment co-investir dans cette jeune génération d'entrepreneurs. En Afrique, par exemple, un grand nombre d'entrepreneurs s'intéressent au secteur des services de santé, auquel ils offrent de nouvelles solutions. D'autres s'intéressent à l'électrification des transports locaux. Au Rwanda, une entreprise privée propose des services de recharge de batterie pour les motos-taxis. Les motocyclettes se présentent pour un changement de batterie, puis elles continuent leur chemin. Ce sont là des solutions entrepreneuriales. Qui les financera? En Afrique, les primes payées pour les capitaux d'emprunt sont extrêmement élevées, et c'est l'une des raisons pour lesquelles le PNUD s'emploie beaucoup à aider les gouvernements à émettre des obligations STP sur le marché.

L'an dernier, l'Uruguay, grâce à des obligations à vocation durable sur les marchés de capitaux, a amassé 1,5 milliard de dollars. Les taux d'intérêt de ces obligations sont liés au

emissions. It over-performs and the interest rate goes down; it underperforms and the interest rate goes up. The finance minister is now involved in the planning and land-use policy decisions of the country. Those are the kinds of approaches — you asked about foresight and horizon scanning — which are techniques to try to help countries recognize possible futures and then work backward into policy decisions today. It's not magic but a sharper focus on helping countries work with the future possibilities of new digital financial market possibilities, for instance, and then adjust their domestic policy response in the economy of today.

Senator Ravalia: Thank you.

Senator Woo: Mr. Steiner, you reminded us that the new paradigm of international development is not one-way transfer but it's interdependence. Yet, interdependence is under threat because of growing protectionism, the desire to friend-shore, to shorten supply chains, and because of geopolitical conflict more generally — what might be called deglobalization, to use the cliché. Can you comment on how serious the threat of deglobalization is to the development prospects of the global south?

Mr. Steiner: Thank you, senator. That is a very vital question at this moment in time.

In a very personal sense, let me be, in telegraphic terms, very clear. I do not believe that deglobalization is ultimately a way in which the global family of 193 nations will move. We will see shifts. We will see offshoring and onshoring. We will see politically induced investment decisions perhaps not just going to where the cheapest location for production is in the future. Global supply chains clearly have proven that we have to have a more resilient approach.

I think of the sheer economics of cost differentials where resources are found and also where technology is emerging today. We need to be careful that the age of where technology was only developed in developed countries, OECD economies, is long past. Just take a simple fact: China and its investments in renewable energy. More than 50% of the production capacity for renewable energy technology today is in China, one third of all installed renewable energy infrastructure. India is investing 480,000 megawatts of new renewable energy infrastructure by 2030.

rendement relatif au couvert forestier et aux émissions de carbone. Si le rendement est supérieur aux attentes, les taux d'intérêt diminuent, et si le rendement est inférieur aux attentes, les taux d'intérêt augmentent. Le ministre des Finances du pays participe maintenant aux décisions stratégiques en matière de planification et d'utilisation des terres. C'est le genre d'approches — vous avez parlé de prévoyance et d'analyse prospective — qui contribuent à aider les pays à envisager les avenir possibles, puis à prendre aujourd'hui des décisions stratégiques en conséquence. Il n'y a rien de magique, mais il est utile d'aider les pays à travailler en fonction des possibilités pour l'avenir en tirant parti du nouveau marché financier numérique, par exemple, et en adaptant leur politique intérieure à l'économie d'aujourd'hui.

Le sénateur Ravalia : Merci.

Le sénateur Woo : Monsieur Steiner, vous nous avez rappelé que le nouveau paradigme du développement international n'est pas fondé sur une politique de transfert unidirectionnel, mais plutôt sur l'interdépendance. Pourtant, l'interdépendance est menacée en raison de la montée du protectionnisme, du désir de travailler avec des alliés, de la volonté de raccourcir les chaînes d'approvisionnement et de l'existence de conflits géopolitiques, de façon plus générale, bref, de ce qu'on pourrait appeler la démondialisation, pour utiliser le terme à la mode. Pouvez-vous nous dire dans quelle mesure la démondialisation menace les perspectives en matière de développement dans les pays du Sud?

M. Steiner : Merci, sénateur. C'est une question vitale à l'heure actuelle.

Permettez-moi d'exprimer très clairement mon opinion. Je ne suis pas d'avis que la démondialisation sera la voie suivie par l'ensemble des 193 pays. Nous allons observer des changements. Il y aura de la délocalisation et de la délocalisation régionale, de même que des décisions d'investissement d'origine politique qui ne seront peut-être pas uniquement fondées sur l'endroit le moins cher pour mener les activités de production. Les chaînes d'approvisionnement mondiales ont clairement démontré que nous devons adopter une approche plus résiliente.

Je pense aux paramètres économiques que sont les écarts de coûts dans les endroits où se trouvent les ressources et où la technologie est émergente aujourd'hui. Nous devons reconnaître que l'époque où la technologie était mise au point uniquement dans les pays développés, les pays de l'OCDE, est révolue depuis longtemps. Pensons seulement à la Chine et à ses investissements dans les énergies renouvelables. De nos jours, plus de 50 % de la capacité de production des technologies des énergies renouvelables se trouve en Chine, ce qui représente le tiers de l'ensemble des systèmes d'énergie renouvelable installés. L'Inde investira d'ici 2030 dans des infrastructures d'énergie renouvelable d'une puissance de 480 000 mégawatts.

We have the digital economy. I think we need to, in a sense, recognize that there are shifts that are going to occur. We need to ensure that the global south is ultimately not excluded by virtue of dividing the world into what the secretary-general has sometimes called a “G2 world.” I think there needs to be more deliberate decision making, because ultimately my departure point was our interdependence, and the SDGs are, in fact, a very good template to look at the potential risks of deglobalization from the point of view of saying we’re going to essentially retreat within our national borders. I think we need a more deliberate and more strategic investment in our capacity to invest in a global economic pathway to advancing. Otherwise migration, global insecurity and terrorism simply will have even more space to thrive and expand.

Il y a l'économie numérique. Je pense que nous devons reconnaître, dans un sens, que des changements vont se produire. Nous devons nous assurer que les pays du Sud ne soient pas exclus en raison de cette division du monde attribuable à ce que le secrétaire général a parfois appelé le Groupe des deux. Je pense qu'il faudra prendre des décisions plus réfléchies, compte tenu de ce que j'ai souligné au départ, à savoir notre interdépendance. Les ODD constituent de très bons éléments à analyser pour déterminer les risques éventuels de la démondialisation, qui nous amène essentiellement à vouloir battre en retraite à l'intérieur de nos frontières. Je crois que nous devons investir d'une manière plus réfléchie et stratégique dans notre capacité d'investir dans une voie économique mondiale menant à des progrès. Autrement, les migrations ainsi que l'insécurité et le terrorisme à l'échelle mondiale ne feront que prendre de l'ampleur.

Senator Boniface: Thank you for joining us.

My question really follows on Senator Woo's, which was the question I was going to ask you. You did say in your comments that Canada needs to rally around the goals and has a very important role to play. If you were advising Canada, what would be the three or four steps you would suggest we should be doing?

Mr. Steiner: That's a very good question and a tough one perhaps to answer because you understand so much better the political arena.

Let me share with you that just 10 days ago I was invited by the German interministerial deputy ministers committee, which is the intergovernmental platform in which decisions for the cabinet are prepared, in order to draft a new SDG strategy for the German economy and the German government. I mention this because Germany has been, perhaps like quite a number of OECD nations, fairly comfortable in its self-perception that actually for us the SDGs don't bring much new value because we are already there in so many respects. First, that is not true, but out of that arose a certain complacency that this is for developing countries or poorer countries.

In fact, Japan took an entirely different decision, remarkably to all of us. Of adults in Japan, 80% to 90% know about the SDGs. The SDG implementation office was put straight in the Prime Minister's Office when the SDGs were adopted through multiple administrations. The entrepreneurial sector in Japan is very much engaged in Society 5.0, the next strategy for economic development, and having the SDGs is integral to it.

We need public awareness and public appreciation in Canada that the SDGs, first of all, are a useful way to look at development, at inequalities and at big decisions on

La sénatrice Boniface : Merci pour votre présence.

Ma question fait suite à celle du sénateur Woo, qui est la question que je voulais vous poser. Vous avez dit que le Canada doit appuyer les objectifs et qu'il a un rôle très important à jouer. Si vous deviez conseiller le Canada, quelles seraient les trois ou quatre démarches qu'il devrait entreprendre selon vous?

M. Steiner : C'est une très bonne question, à laquelle il est difficile de répondre, car vous comprenez beaucoup mieux que moi la scène politique.

Permettez-moi de vous mentionner qu'il y a une dizaine de jours, j'ai été invité par le comité interministériel allemand des sous-ministres, qui est la plateforme intergouvernementale au sein de laquelle les décisions à l'intention du cabinet sont préparées, pour participer à la rédaction d'une nouvelle stratégie concernant les ODD pour l'économie et le gouvernement allemands. Je vous dis cela parce que l'Allemagne, sans doute à l'instar d'un grand nombre des pays de l'OCDE, a la perception que les ODD n'apportent pas une grande valeur supplémentaire, car elle les a déjà atteints à de nombreux égards. Premièrement, ce n'est pas vrai, mais cette perception donne lieu à une certaine complaisance et à l'idée que ces objectifs sont destinés aux pays en développement ou aux pays pauvres.

En fait, le Japon a pris une tout autre décision, qui nous a tous surpris. Entre 80 et 90 % des adultes japonais connaissent les ODD. Le bureau de mise en œuvre des ODD a été créé directement au sein du Cabinet du premier ministre lorsque les objectifs ont été adoptés par de multiples administrations. Le secteur entrepreneurial au Japon est très engagé dans la prochaine stratégie de développement économique appelée Société 5.0, et les ODD en sont partie intégrante.

Le Canada devrait, premièrement, sensibiliser le public aux ODD et lui faire comprendre qu'ils sont utiles au développement, à la réduction des inégalités et à la prise de

sustainability, but as well, they are also the terms of engagement. We live in a world increasingly divided, with many differences. We may have different values, but we need some way of being able to interact and cooperate or at least coordinate with one another. The SDGs are that template that allows us to work together. It is the only piece of, let's say, a global agenda currently endorsed and adopted by all countries on earth. That's why I would say the second priority into the summit in September here at the United Nations that Canada's voice, Canada's leadership, including bringing together the current financial economic crisis with a renewed stimulus for SDG progress, could be a way forward.

These are two aspects that I think perhaps help sharpen a priority list for Canada, but I do it with all humility, because you know much better what topics may also resonate with Canadian citizens more.

Senator Cardozo: Thank you, Mr. Steiner, for your very informative discussion here.

I'd like to get your advice and observations on public opinion. I was at an event yesterday where members of Parliament from all parties in Canada talked about international development and also mentioned they don't hear a lot from their constituents about it. I wonder if it's similar in other countries, in other developed countries, and what your advice might be about how we inform or include people more in this discussion?

Mr. Steiner: Thank you. That is perhaps amongst the most important questions.

I think I will not surprise you if I confirm that, in many developed countries today, there are two kinds of narratives that are unfolding. One is we have enough troubles at home; why should we send money somewhere else? Our schools are not working, our public infrastructure, our health system. But here I think is perhaps also another way of looking at this. Most of our citizens think we spend extraordinary amounts of money on development cooperation. If I may remind you, the current figure for OECD countries investing in Official Development Assistance, or ODA, is 0.33% of their GNP. In the world in which we live, in which we have such fundamental transformations that we are asking 8 billion people to undertake on energy transitions, on pandemic resilience, on a digital-inclusive economy, do we really believe we will achieve that with 0.33% of the wealthiest nations on earth co-investing in the less wealthy ones? It is a formula that is distorted. You will often find in public opinion surveys that people think we give far more. In fact, Canada also — and I say this with all the respect and admiration for Canada — is amongst one of the lower countries in how much it is actually taking of its own wealth to invest in that global commitment to one another — certain, let's

grandes décisions sur la durabilité, mais qu'ils constituent aussi les règles d'engagement. Nous vivons dans un monde de plus en plus divisé, où les différences sont nombreuses. Nous avons peut-être des valeurs différentes, mais nous devons trouver une façon d'interagir et de coopérer ou du moins de coordonner nos efforts. Les ODD nous permettent de travailler ensemble. C'est le seul élément, disons, d'un programme mondial qui est soutenu et adopté par tous les pays dans le monde. C'est pourquoi je dirais qu'en deuxième lieu, dans le cadre du sommet qui aura lieu ici, aux Nations unies, en septembre, il faudrait entendre la voix du Canada, qui, par son leadership, pourrait faire valoir la crise économique et financière actuelle pour amener les pays à se reconcentrer sur l'avancement des ODD.

Ce sont là deux éléments qui, à mon avis, contribuent à mieux définir la liste des priorités pour le Canada, mais je le dis en toute humilité, car vous savez beaucoup mieux que moi quels sujets interpellent les citoyens canadiens.

Le sénateur Cardozo : Merci, monsieur Steiner, pour cette discussion très éclairante.

J'aimerais obtenir vos conseils et vos observations au sujet de l'opinion publique. J'ai assisté à un événement hier où des députés de tous les partis au Canada ont parlé du développement international et ont mentionné que leurs électeurs n'abordent pas beaucoup cette question. Je me demande si c'est la même chose dans d'autres pays, dans d'autres pays développés, et quels seraient vos conseils sur la façon d'informer les gens et de les inclure davantage dans cette discussion.

M. Steiner : Merci. C'est probablement l'une des plus importantes questions.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant que, dans de nombreux pays développés, il y a aujourd'hui deux discours qui se tiennent. L'un est que nous avons suffisamment de problèmes à régler chez nous, et l'autre est qu'on ne voit pas pourquoi nous devrions envoyer de l'argent dans d'autres pays. Nos écoles, nos infrastructures publiques et notre système de santé laissent à désirer. Cependant, nous pouvons aborder la question sous un autre angle. La plupart des citoyens estiment que nous consacrons trop d'argent à l'aide au développement. Or, je vous rappelle que les pays de l'OCDE consacrent actuellement 0,33 % de leur PIB à l'Aide publique au développement, l'APD. Le monde actuel fait face à tellement de transformations fondamentales que nous devons demander à 8 milliards de personnes de procéder à une transition énergétique, de faire preuve de résilience en temps de pandémie et de passer à une économie numérique inclusive. Pensons-nous vraiment que cela sera possible avec seulement 0,33 % des pays les plus riches dans le monde qui investissent conjointement dans les pays les moins riches? C'est une perception complètement erronée. Les sondages d'opinion publique révèlent souvent que les gens pensent que nous donnons bien davantage. En fait, le Canada —

say, global contracts on helping countries less able to invest in these transitions to be a partner.

We need to rethink the development finance paradigm not just with taxpayers' money and public finance, but it's critical that we take that but also private sector investment. I think of co-investing, creating the conditions for pension funds, for banks, for financial institutions to be more willing or be, let's say, supported in taking greater risks, investing not just in the great G20 economies of the world is a fundamental part of addressing this. Let me be very clear. It is, in fact, private finance that will be the multiplier for many of these transitions.

We need to have our citizens, first of all, recognize the proportion we are currently investing, and second, how critical a lack of investment is to triggering a crisis on which we will then spend multiples of that in dealing with it. Third, I think our citizens remain fundamentally open to helping others, to investing in others, but if all they hear about are failures, then we're also making them believe that everything we do is a failure and that the story of development in the 20th century is not a story of failure. We are failing — I include myself and all of us in the UN also in this — to be able to convey to our citizens why these investments have had extraordinary impacts.

The Chair: Thank you. I would remind colleagues we are at three-minute intervals. There are several senators who want to ask in the second round and we'll try to accommodate as much as possible.

Senator Housakos: In 2015, member states of the United Nations set 17 global development goals to be achieved by 2030. According to a midterm report produced by the United Nations, almost no objectives have been met.

Concerning the life-on-land component of SDG objective 15, the interim report states that around 40,000 species are at risk of extinction over the coming decades. Concerning peace, justice and strong institutions — objective 16 — the interim report states that a quarter of the global population lived in conflict-afflicted countries in 2020. As of May 2022, a record 100 million people have been forcibly displaced worldwide.

et je dis cela avec tout le respect et toute l'admiration que j'ai pour le Canada — fait partie des pays les moins généreux, ceux qui consacrent la plus petite partie de leur richesse à cet engagement mondial, à, disons, certaines ententes internationales visant à aider les pays qui sont moins en mesure d'investir dans cette transition.

Nous devons repenser le paradigme du financement du développement. Le financement doit provenir non seulement de l'argent des contribuables et des fonds publics, mais aussi de fonds provenant du secteur privé, ce qui est essentiel. Je pense que le co-investissement est fondamental tout comme la création de conditions faisant en sorte que les régimes de pension, les banques et les autres institutions financières soient davantage disposés à prendre de plus grands risques et à ne pas investir uniquement dans les grandes économies du G20. Permettez-moi d'être très clair. C'est en fait le financement privé qui aura un effet multiplicateur en ce qui a trait à un grand nombre des transitions qui doivent s'opérer.

Premièrement, les citoyens doivent connaître le pourcentage investi actuellement, et deuxièmement, ils doivent comprendre à quel point l'absence d'investissements contribue à déclencher une crise à laquelle nous devrons consacrer des sommes bien supérieures en vue d'y faire face. Troisièmement, je pense que les citoyens demeurent fondamentalement prêts à aider d'autres pays, à y investir, mais, s'ils n'entendent parler que d'échecs, alors nous leur faisons croire que toutes nos initiatives sont des échecs et que l'histoire de l'aide au développement au XX^e siècle est marquée par des échecs. Nous échouons — et je m'inclus ainsi que nous tous à l'ONU — à expliquer à nos concitoyens pourquoi ces investissements ont eu des retombées extraordinaires.

Le président : Merci. Je rappelle à mes collègues que nous sommes dans un tour de trois minutes. Plusieurs sénateurs souhaitent poser des questions durant le deuxième tour, alors nous allons faire de notre mieux pour leur permettre de le faire.

Le sénateur Housakos : En 2015, les États membres des Nations unies ont fixé 17 objectifs de développement durable à atteindre d'ici 2030. Selon un rapport de mi-parcours produit par les Nations unies, pratiquement aucun des objectifs n'a été réalisé.

En ce qui a trait à l'objectif 15 visant la vie terrestre, le rapport indique qu'environ 40 000 espèces risquent de disparaître au cours des prochaines décennies. En ce qui concerne l'objectif 16 relatif à la paix, la justice et les institutions efficaces, le rapport révèle qu'en 2020 le quart de la population mondiale vivait dans des pays touchés par des conflits. En mai 2022, on a enregistré un nombre record de 100 millions de personnes déplacées de force.

Yet here is what Prime Minister Trudeau stated earlier this week:

Canada is also doing its part to implement the 2030 Agenda for Sustainable Development and its 17 SDGs to put us on an inclusive and resilient path toward ending poverty and hunger, achieving equality, and creating sustainable economic growth while protecting the planet.

The question is simple: How could the Prime Minister make this claim, and how much longer will we pretend that the money we're spending and the strategy we're using are working? At what point do we pivot and find another strategy in order to be able to meet the objectives that we set?

Mr. Steiner: It's a fair question, senator. My answer is in two parts.

First of all, when we met in 2015, we did not have a global pandemic on our radar. Therefore, the targets and indicators that we designed in 2015 were not without justification, but we faced an unprecedented situation, as you know better than most, that caused all our countries, including Canada, to have to take unprecedented steps to cope with that. In the UN Human Development report, we estimated that by 2021, the cumulative impact of what was happening with COVID has left us somewhere in the year 2016 in terms of development progress. The fact that we faced those setbacks does not automatically put into question the logic of working on the 17 global goals. If you go back to what I said earlier, turn them on their heads and turn them into risks that are essentially facing us as a global community.

Second, the investments we have made so far are fairly minimal. Just look at what we were able, forced and committed to deploying in our wealthier countries to deal with the COVID-19 crisis with energy, security and the energy price crisis. We have taken volumes of finances that are without precedent in order to help us through this crisis. For most developing countries, there is no more fiscal space. They are indebted right now in just having to cope with this crisis.

If you do not, in a sense, negate the logic of these topics being critical to our common future, then being able to invest in a recovery and, by all means, also rethinking where there are some priorities — that can work. You cited the report in terms of the SDGs underperforming, and when you add everything up and divide it by the number of countries, the averages are always below where you want to be, but there are extraordinary success stories. Hundreds of millions of women today, because of digital technologies, have access to the financial system for the first time in history. A country like Uruguay is already producing

Pourtant, voici ce que le premier ministre Trudeau a déclaré plus tôt cette semaine:

Le Canada contribue également à la mise en œuvre du Programme de développement durable à l'horizon 2030 et de ses 17 ODD afin de favoriser l'adoption d'une approche inclusive et résiliente pour mettre fin à la pauvreté et à la faim, atteindre l'égalité et générer une croissance économique durable tout en protégeant la planète.

La question est simple : comment le premier ministre peut-il faire cette affirmation, et pendant combien de temps encore allons-nous prétendre que l'argent que nous dépensons et que la stratégie que nous adoptons donnent de bons résultats? À quel moment allons-nous décider de trouver une autre stratégie pour nous permettre d'atteindre les objectifs que nous avons établis?

M. Steiner : C'est une question légitime, sénateur. Ma réponse comporte deux volets.

Premièrement, en 2015, une pandémie mondiale n'apparaissait pas sur notre radar. Par conséquent, les cibles et les indicateurs que nous avons établis en 2015 avaient leur raison d'être, mais nous nous sommes retrouvés face à une situation sans précédent, comme vous le savez mieux que quiconque, qui a amené tous les pays, y compris le Canada, à prendre des mesures sans précédent pour affronter cette situation. Dans le rapport des Nations unies sur le développement humain, nous avons estimé qu'en 2021, l'effet cumulatif de tout ce qui se passait relativement à la pandémie de COVID nous a ramenés quelque part en 2016 en ce qui a trait au développement. Le fait que nous ayons subi ce recul ne remet pas automatiquement en question la logique de travailler à l'atteinte des 17 objectifs. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ces objectifs témoignent des risques auxquels fait face la communauté internationale.

Deuxièmement, les investissements que nous avons effectués jusqu'à maintenant sont assez minimes. Pensez à ce que les pays riches ont été en mesure de faire, ont été forcés de faire et se sont engagés à faire pour faire face à la crise qu'a provoquée la pandémie de COVID-19 sur les plans de l'énergie, de la sécurité et des prix de l'énergie. Nous avons consacré des sommes sans précédent pour nous aider à passer au travers de cette crise. La plupart des pays développés n'ont plus de marge de manœuvre financière. Ils se retrouvent maintenant endettés en raison des mesures prises pour faire face à la crise.

Si, dans un sens, nous ne nions pas que ces objectifs sont essentiels à notre avenir à tous, alors investir dans la reprise, et, surtout, repenser nos priorités pourraient fonctionner. Vous avez dit que le rapport indique que les objectifs ne sont pas en voie d'être atteints, mais lorsqu'on additionne tout et qu'on divise le résultat par le nombre de pays, les moyennes s'établissent en deçà des attentes. Il y a toutefois des histoires à succès. Aujourd'hui, des centaines de millions de femmes, grâce aux technologies numériques, ont accès au système financier pour la première fois dans l'histoire. Un pays comme l'Uruguay produit

more than 95% of its electricity today with renewables because investments were made. There are tremendous breakthrough stories, such as in India with 480,000 megawatts of renewables being put in place. Every Canadian citizen in the future will be a beneficiary of that decarbonization of India's system. Those are not —

The Chair: Thank you, Dr. Steiner. I apologize for intervening again, but we've gone over there.

Senator Richards: Thank you, sir, for being here.

You just answered my question, which Senator Housakos just asked. However, I will ask it in a different way. I agree with you. All the help we can give the world is great. I just don't know if it's working. Do we know that the foreign capital we give to the people that it was supposed to help is actually helping? These are interdependent projects, but the countries have their own political desires and ambitions. Since this has gone on as long as I've been alive, if the plans of development were going to work, they might not have already worked in a better way. Peru, for example, is in a deep political crisis but still needs our international aid. We don't know what's going to happen there with the military and the new president. How do we focus on these things to make these entrepreneurship work in ways that will benefit the most people?

Mr. Steiner: Thank you, Senator Richards.

Again, obviously those are challenging, complex topics, and your question would require a sophisticated answer. However, let me first ask this: Is the story of development really such a story of failure? Let's not even look across international borders; let's go back to Canada. The story of Canada is an extraordinary story of development success and also some spectacular development failures, sometimes in public policy, markets or business. But no one would deny that the story of Canada's development over the last 100 years is a phenomenal story of success and progress, whether in terms of life expectancy, health or infrastructure.

Frankly, the same is true for other nations. We often forget that 250 years ago, there were 1 billion people on this planet. Nine out of 10 of those 1 billion people lived in extreme poverty. Today, there are 8 billion people on this planet. We are able to feed ourselves, and only 1 to 2 out of 10 live in extreme poverty. This is the story of 100 or 150 years of modernization and development. We sometimes judge too harshly the struggles that developing countries have. There are setbacks. We had the Second World War in Europe. We have another war in Europe right now. There are those terrible moments where we as humans commit grave errors. It is continuing to happen in individual

déjà plus de 95 % de son électricité à l'aide d'énergies renouvelables. Il y a également des progrès extraordinaires, comme la création en Inde d'infrastructures d'énergie renouvelable capables de générer 480 000 mégawatts. Dans l'avenir, chaque citoyen canadien bénéficiera de cette initiative de décarbonisation en Inde.

Le président : Merci, monsieur Steiner. Je suis désolé de vous interrompre encore une fois, mais le temps est écoulé.

Le sénateur Richards : Merci, monsieur, pour votre présence.

Vous venez tout juste de répondre à ma question, celle que vient de poser le sénateur Housakos. Je vais toutefois la poser autrement. Je suis d'accord avec vous. Chaque fois que nous pouvons aider le monde, c'est fantastique. J'ignore cependant si ces efforts fonctionnent. Savons-nous si les fonds que nous donnons pour les personnes que cet argent est censé aider aident effectivement ces gens? Il s'agit de projets interdépendants, mais les pays ont leurs propres désirs et ambitions sur le plan politique. L'aide au développement existe depuis le début de ma vie, et je me dis que si les projets de développement devaient fonctionner, ils auraient déjà sans doute fonctionné au mieux. Le Pérou, par exemple, est plongé dans une profonde crise politique, et il a encore besoin de l'aide internationale. Nous ne savons pas ce qui va se passer là-bas en ce qui concerne l'armée et le nouveau président. Comment pouvons-nous faire en sorte que les initiatives entrepreneuriales réussissent et qu'elles soient profitables pour le plus grand nombre?

M. Steiner : Merci, sénateur Richards.

Encore une fois, il s'agit d'enjeux difficiles et complexes, et votre question exige une réponse élaborée. Permettez-moi tout d'abord de poser la question suivante : est-ce que l'histoire du développement est vraiment une histoire d'échecs? Ne regardons même pas au-delà de nos frontières; examinons le Canada. Le Canada a une histoire extraordinaire en matière de développement, qui comporte aussi des échecs spectaculaires, parfois en ce qui a trait aux politiques publiques, aux marchés ou aux entreprises. Cependant, personne ne peut nier que l'histoire du développement du Canada des 100 dernières années est une histoire phénoménale de réussites et de progrès, que ce soit au chapitre de l'espérance de vie, de la santé ou des infrastructures.

Bien franchement, c'est la même chose pour d'autres pays. Nous oublions souvent qu'il y a 250 ans, il y avait 1 milliard de personnes dans le monde. Neuf personnes sur dix vivaient dans une pauvreté extrême. Aujourd'hui, nous sommes 8 milliards. Nous pouvons nous nourrir, et seulement une à deux personnes sur dix vivent dans une pauvreté extrême. C'est attribuable à 100 ou 150 années de modernisation et de développement. Nous jugeons parfois trop sévèrement les difficultés auxquelles d'autres pays font face. Il y a des revers. Nous avons eu la Deuxième Guerre mondiale en Europe. Nous avons maintenant une autre guerre sur le même continent. Il y a ces moments

countries. You cited Peru. It's in the midst of an extraordinary crisis, but then there are other countries that have reformed and put social programs in place or advanced economically. I don't think the statistics and the underlying track record of development corporations and development investments are of failure.

However, to go back to the earlier question, it is a debate we have to take back into the public so that we don't only talk about the deviant factors that went wrong. The underlying progress is also a fact of our common heritage as nations having worked together after the Second World War.

The Chair: I have one quick question that I would like to ask as chair.

Given the tremendous impacts the pandemic has had — its knock-on economic effects, the fact that some emerging economies might be slipping back into an ODA-able status, the food security crisis and ongoing concerns in terms of the displacement of peoples — are the donor countries, in your view, being creative enough in looking at the future and how to adapt their development policies accordingly?

Mr. Steiner: To be very frank, chair, the answer is "no."

There is the fact that we have been trying for years to figure out a better way to deal with GDP per capita and the notion of graduation, for instance, of developing countries. There is an alternative concept that is being looked at, which is the multidimensional vulnerability index. Take small island developing states in the Caribbean. In a matter of six hours, you can have 10%, 20% or 30% of your GDP wiped out, but they are considered middle- or upper-middle income countries that don't qualify for the kinds of support that would allow a country to recover from that.

We need to look broader. The UNDP in the last few years has invested in a risk insurance and finance facility because we are working with some of the leading insurance companies around the world to deploy actuarial science and bring insurance as a way of mitigating the risks from extreme weather events or, for instance, through better pricing of risk, to make micro-health insurance a bridge for countries to be able to give their citizens better opportunities to access health care without having to wait for a national health service being financeable.

terribles où les humains commettent de graves erreurs. Cela se poursuit dans différents pays. Vous avez parlé du Pérou, qui traverse une crise extraordinaire, mais il y a aussi d'autres pays qui se sont réformés et ont mis des programmes sociaux en place ou qui ont progressé sur le plan économique. À mon avis, selon les chiffres et le bilan sous-jacent des sociétés d'aide au développement ainsi que les investissements connexes, nous n'avons pas échoué.

Cependant, pour revenir à la question précédente, c'est un débat que nous devons réintégrer dans la sphère publique pour éviter de ne parler que de ce qui n'a pas fonctionné. Les progrès sous-jacents sont également une réalité du patrimoine commun de nos pays qui ont collaboré après la Deuxième Guerre mondiale.

Le président : J'aimerais vous poser rapidement une question en tant que président.

Compte tenu des répercussions énormes de la pandémie — ses conséquences sur l'économie, le fait que certaines économies émergentes pourraient de nouveau avoir droit à une aide publique au développement, la crise alimentaire et les préoccupations qui persistent quant au déplacement de personnes —, les pays donateurs font-ils assez preuve de créativité selon vous par rapport à l'avenir et à la manière d'adapter leurs politiques de développement en conséquence?

M. Steiner : Pour être franc, monsieur le président, la réponse est « non ».

Il y a le fait que nous essayons depuis des années de trouver un meilleur moyen de composer avec le PIB par habitant et la notion d'évaluation, par exemple, des pays en développement. Un autre concept est envisagé, à savoir l'indice de vulnérabilité multidimensionnel. Prenons les petits États insulaires en développement dans les Caraïbes. En l'espace de six heures, 10, 20 ou 30 % de leur PIB peut disparaître, mais ils sont considérés comme des pays à revenu intermédiaire ou des pays à revenu intermédiaire de la tranche supérieure qui n'ont pas droit aux sortes de soutien qui permettent à un État de se remettre de cette épreuve.

Nous devons voir plus grand. Au cours des dernières années, le Programme des Nations unies pour le développement a investi dans une assurance contre les risques et un mécanisme de financement. Nous travaillons avec certaines des principales compagnies d'assurance dans le monde pour déployer des méthodes actuarielles scientifiques et nous servir de l'assurance comme moyen d'atténuer les risques associés aux phénomènes météorologiques extrêmes ou, par exemple, pour mieux établir le coût des risques, dans le but d'utiliser une microassurance-maladie comme pont pour que les pays puissent donner à leurs citoyens de meilleures occasions de recevoir des soins de santé sans devoir attendre que les services de santé nationaux soient finançables.

The bottom line is that the financing of development is essentially stuck in the 20th century aid mode. We often say that developing countries will not act unless they receive funding. Look at the climate negotiations: \$100 billion promised for over 10 years now to the developing world. You know that developing countries are investing hundreds of billions every year in the energy transition. We need to change the optics.

I will go back to where I began: We need to co-invest in one another. Public funding, private sector capital — it's the only way that we can actually succeed in making these transitions happen.

The Chair: Thank you very much, Administrator Steiner. On behalf of the committee, I want to thank you for joining us today and enriching our deliberations during International Development Week. I suspect we might see each other next week in your native country.

Colleagues, moving to our second panel, you will each have a maximum of four minutes for the question and answer, so a little bit more leeway.

Joining us today — and we're pleased to welcome — from Global Affairs Canada are Christopher MacLennan, Deputy Minister, International Development; Peter MacDougall, Assistant Deputy Minister, Global Issues and Development; Patricia Peña, Assistant Deputy Minister, Partnerships for Development Innovation; Christopher Gibbins, Executive Director, Afghanistan-Pakistan; and Sébastien Sigouin, Executive Director, Haiti.

Mr. MacLennan, we are ready for an opening statement.

[Translation]

Christopher MacLennan, Deputy Minister, International Development, Global Affairs Canada: Thank you very much, Mr. Boehm. It is a pleasure to be here again. I am very pleased that you have made the decision during this International Development Week to hear testimony to learn more.

I was appointed Deputy Minister of International Development a year ago, and I can tell you frankly that the past year has been full of geostrategic upheaval in the world, given that we are increasingly talking about crises.

[English]

It has been, over the past year, an interesting year for those of us who are immersed in global affairs and international issues. I think we've all recognized that we are living through a very

Ce qu'il faut retenir, c'est que le financement du développement n'arrive essentiellement pas à se défaire du mode de soutien du XX^e siècle. Nous disons souvent que les pays en développement n'agiront pas à moins d'avoir reçu du financement. Prenons les négociations sur le climat : on promet maintenant de verser 100 milliards de dollars sur 10 ans aux pays en développement. Vous savez que ces pays investissent des milliards de dollars chaque année dans la transition énergétique. Nous devons changer d'optique.

Je vais revenir où j'ai commencé : nous avons besoin d'investissements mutuels. Le financement public, les capitaux du secteur privé représentent la seule façon pour nous de réussir ces transitions.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Steiner. Au nom du comité, je vous remercie de vous être joint à nous aujourd'hui pour enrichir nos délibérations pendant la Semaine du développement international. Je soupçonne que nous allons peut-être nous revoir la semaine prochaine dans votre pays d'origine.

Chers collègues, nous allons passer aux prochains témoins. Vous aurez chacun un maximum de quatre minutes, c'est-à-dire un peu plus de temps, pour poser vos questions et entendre les réponses.

D'Affaires mondiales Canada, nous allons entendre — et nous sommes heureux de les accueillir — Christopher MacLennan, sous-ministre, Développement international; Peter MacDougall, sous-ministre adjoint, Enjeux mondiaux et du développement; Patricia Peña, sous-ministre adjointe, Partenariats pour l'innovation dans le développement; Christopher Gibbins, directeur exécutif, Afghanistan et Pakistan; et Sébastien Sigouin, directeur exécutif, Haïti.

Monsieur MacLennan, nous sommes prêts à entendre votre déclaration liminaire.

[Français]

Christopher MacLennan, sous-ministre, Développement international, Affaires mondiales Canada : Merci beaucoup, M. Boehm. J'ai le plaisir d'être de nouveau parmi vous. Je suis très heureux que vous ayez pris la décision, durant cette Semaine du développement international, de recueillir des témoignages pour en apprendre plus.

J'ai été nommé sous-ministre du Développement international il y a un an et je peux vous dire franchement que la dernière année a été assez bouleversante sur plan géostratégique dans le monde, sachant qu'on parle de plus en plus de crises.

[Traduction]

La dernière année a été intéressante pour les personnes comme nous qui sont plongées dans les affaires mondiales et les questions internationales. Je pense que nous reconnaissions tous

particular period, a period that has destabilized many aspects of the world. We've seen war in Europe, which many thought would never occur again. We are seeing increasingly the impacts of climate change across all aspects of global development and the global economy. We've seen a setback in women's rights in places like Afghanistan. It has been a tough year.

What I can say is that it has been a year in which developing countries are also struggling to adapt, shift and deal with these overlapping crises that started probably with COVID-19 in terms of making the issues acute. I know you just heard a great deal about issues around debt from Mr. Steiner.

I can say that for the Government of Canada, having the Feminist International Assistance Policy is a bit of an anchor in what are, quite honestly, seas that are pretty rough right now. It provides a clear feminist approach to addressing and seeking out ways to reduce poverty in the world, to ensure the most vulnerable are focused upon and that issues around gender equality and human rights are at the centre of all of our development interventions.

These interventions are broad-based. We do a great deal around the world. We work a great deal in the areas that you all know well: global health, sexual reproductive health and rights, education — education particularly for girls and young women in refugee and crisis areas.

But we're increasingly looking to do more, and we're doing more through our climate change. We have had to adapt our climate financing to adjust to climate-smart agriculture with the food crisis that has kind of sprung up over the past year, but one that actually pre-exists the war in Ukraine.

It has been a year in which we have had to respond to and accept that developing countries are now also setting the table for conversations. It is no longer a conversation about what the donor world can do for developing countries and that developing countries weren't often even invited to those conversations, but rather it is a world in which we are seeing developing countries set the table for conversations on energy transitions, food security and what's required in the world.

In one of my other duties, I am also the G20 representative for the Prime Minister. This year and last year, it was hosted by developing countries. It was India this year. Next year, it will be a developing country, and the year after that it will be a developing country. Different perspectives are at the table, and it better informs Canada's foreign policy and our role in the world.

que nous traversons une période très particulière qui a déstabilisé de nombreuses choses dans le monde. Nous assistons à une guerre en Europe, ce que de nombreuses personnes pensaient ne plus jamais voir. Nous observons de plus en plus les répercussions des changements climatiques dans tous les aspects du développement mondial et de l'économie mondiale. Nous avons vu un recul pour les droits des femmes dans des pays comme l'Afghanistan. L'année est difficile.

Ce que je peux dire, c'est que c'est une période pendant laquelle les pays en développement ont également de la difficulté à s'adapter, à effectuer une transition et à composer avec ces crises simultanées qui ont probablement commencé et se sont accentuées avec la COVID-19. Je sais que M. Steiner vous a beaucoup parlé des problèmes liés à la dette.

Je peux dire que pour le gouvernement du Canada, la Politique d'aide internationale féministe est une sorte d'ancre dans ce qui est actuellement, pour être honnête, une mer très mouvementée. Elle offre une approche féministe claire pour trouver des moyens de réduire la pauvreté dans le monde, pour mettre l'accent sur les personnes les plus vulnérables et pour que les questions liées à l'égalité des genres et aux droits de la personne soient au centre de toutes nos interventions en matière de développement.

La portée de ces interventions est vaste. Nous déployons beaucoup d'efforts partout dans le monde. Nous en déployons beaucoup dans les domaines que vous connaissez tous bien : la santé mondiale, la santé et les droits sexuels et reproductifs et l'éducation, notamment pour les filles et les jeunes femmes réfugiées et dans les zones de crise.

Nous cherchons toutefois de plus en plus à en faire davantage, et nous le faisons en ce qui a trait aux changements climatiques. Nous avons dû modifier notre financement dans ce domaine pour nous adapter à l'agriculture écoresponsable compte tenu de la crise alimentaire de la dernière année, une crise qui existait toutefois déjà avant la guerre en Ukraine.

C'est une année pendant laquelle nous avons dû répondre aux pays en développement et accepter qu'ils participent dorénavant aux discussions. Il n'est plus question de déterminer ce que les pays donateurs peuvent faire pour ces autres pays, parfois même sans qu'ils aient été invités à prendre part aux discussions. Nous voyons plutôt des pays en développement préparer le terrain pour discuter de la transition énergétique, de la sécurité alimentaire et de ce qu'il faut dans le monde.

J'agis également à titre de représentant du premier ministre au G20. Cette année et l'année dernière, le sommet a été organisé par des pays en développement. C'était l'Inde cette année. L'année prochaine, ce sera un pays en développement, tout comme l'année suivante, ce qui permet de mieux renseigner le Canada par rapport à sa politique étrangère et à son rôle dans le monde.

With that, I will stop. I wasn't sure if there was a particular element of international development you wanted to speak to, so I thought I would keep my remarks at a strategic level.

The Chair: Thank you very much. There will be many elements, I think, that will come forward in the Qs and As.

Senator Housakos: The government has a strong rhetorical commitment to the UN international development goals, but Canada has fallen short, in my opinion, compared to many Western countries. We invest far lower compared to other Western countries in terms of our GDP. I would like to know your opinion as to whether our aid is concentrated enough, and maybe it is too broad in the way we're working right now. I know the previous government wanted to concentrate aid more in specific cases, similar to what Australia does.

The second question comes from Montrealers of Haitian descent. They are very concerned that in Haiti a criminocracy has developed and that there are number of individuals who are taking advantage of Canadian taxpayers' money at the expense of the Haitian people, and, of course, are now using it to launder that money while living comfortably back here in Canada.

Can you address both those questions?

Mr. MacLennan: Your first question is a very good question, and it goes to heart of one of the debates that exists in international development assistance, and it has existed from the beginnings of development aid, going all the way back to the Marshall Plan and the Colombo Plan. That is, there are fewer resources than there are needs. That's a bedrock statement of fact. So the question always becomes: How best do you focus your limited resources against a large number of needs?

There have been times in our past where we decided we would focus on fewer countries and fewer sectors of activity and do it at a greater scale. That brings with it certain advantages, one being that at a bigger scale, your projects are larger, and presumably, you get more results for the efforts you are undertaking.

However, there are arguments in favour of having a broader approach — for example, regional programming, which often is considered not to be focused. In regional programming, sometimes it's just the reality that over a period of four, five or six years, you can't predict political or security challenges you will face. For example, when we work in a place like the Sahel, one thing we think clearly about is if we have to pivot. If an area becomes too dangerous and we can no longer do our programming, are we able to move to a different country and continue to see results? Because things such as, for example, agriculture and trading systems don't always respect borders. They work in a systemic way in an area. We sometimes think about how to program in an area as a counterpoint.

Je vais m'arrêter ici. Je ne savais pas si vous vouliez parler d'un aspect particulier du développement international, et j'ai donc décidé de m'en tenir au point de vue stratégique dans mes observations.

Le président : Merci beaucoup. De nombreux aspects seront abordés, je crois, dans les questions et les réponses.

Le sénateur Housakos : Le gouvernement s'est verbalement et fermement engagé à atteindre les objectifs de développement international des Nations unies, mais il n'a pas été à la hauteur selon moi comparativement à d'autres pays occidentaux. Par rapport à notre PIB, nous investissons beaucoup moins que d'autres pays occidentaux. J'aimerais savoir si vous pensez que notre soutien est suffisamment concentré ou s'il est trop vaste dans notre approche actuelle. Je sais que le gouvernement précédent voulait que le soutien soit plus concentré dans des dossiers précis, de manière semblable à ce que fait l'Australie.

La deuxième question provient de Montréalais d'origine haïtienne. Ils sont très préoccupés par la criminocratie qui prend place en Haïti et le nombre de personnes qui profitent de l'argent des contribuables canadiens aux dépens du peuple haïtien et qui, bien entendu, blanchissent cet argent tout en vivant confortablement ici au Canada.

Pouvez-vous répondre à ces deux questions?

M. MacLennan : Votre première question est excellente, et elle touche au cœur même d'un des débats dans le domaine de l'aide au développement international, un débat qui se poursuit depuis le début, qui remonte au plan Marshall et au plan Colombo, à savoir qu'il y a moins de ressources que de besoins. C'est un fait fondamental. La question est donc toujours de déterminer comment utiliser au mieux des ressources limitées pour répondre à un grand nombre de besoins.

Dans le passé, il nous est arrivé de décider de nous concentrer sur un nombre inférieur de pays et de secteurs d'activité pour accorder le soutien à plus grande échelle. Il y a des avantages à cela, notamment que les projets sont plus vastes et que, vraisemblablement, les efforts déployés obtiennent plus de résultats.

Il existe toutefois des arguments en faveur d'une approche plus vaste, en recourant par exemple à des programmes régionaux, que l'on considère souvent comme étant moins ciblés. Dans le cadre de ces programmes, la réalité est que sur une période de quatre, cinq ou six ans, on ne peut pas prévoir les problèmes de politique et de sécurité qui surviendront. Par exemple, lorsque nous travaillons dans un endroit comme le Sahel, l'une des choses auxquelles nous réfléchissons bien, c'est la possibilité de devoir nous réorienter. Lorsqu'une région devient trop dangereuse et que nous ne pouvons plus exécuter nos programmes, pouvons-nous nous rendre dans un autre pays et continuer d'obtenir des résultats? Des choses comme l'agriculture et les systèmes commerciaux ne respectent

I don't think there is an actual right answer to the debate, to be perfectly frank. I think there are occasions where we're very cognizant of the fact that if we could increase the amount of spending we have and go to scale, we could get greater results in Country X. At the same time, in another country, a small investment can make a world of difference, and being a partner can make a world of difference as well. It's something we struggle with regularly.

On the question of Haiti, obviously Haiti is an incredibly complex situation right now. It is something that, quite honestly, personally saddens me. This is a place where Canada has invested and has tried, to the best of our ability, to accompany the Haitian people, particularly following the tragic earthquake from almost 10 years ago now. It's going to require a very multifaceted response. There is no development solution for Haiti. I don't believe there is a single security solution for Haiti. I think it requires a multifaceted response.

Senator Ravalia: Thank you very much to our witnesses.

To what extent has our support for the war in Ukraine impacted our ability to continue to focus on other flashpoints in areas of need? There is a perception that crisis response and development aid may have underpinnings of cultural and racial bias. Would you comment on that?

Mr. MacLennan: Yes. That has been a common refrain that we've seen, quite honestly, over the past year. A lot of it stems from Russian disinformation, attempts by the Russians to make the argument that the West is only responding to Ukraine and that it is abandoning the global south. Quite honestly, there is no truth in that.

That being said, Ukraine required an immediate response from a humanitarian perspective. At the time that it happened, at the time of the invasion, it created at that moment the single-largest displacement of people in the world in very rapid onset. It required an immediate humanitarian response in terms of food security, basic goods and services, shelter and whatnot for the people fleeing. At the same time, and this is outside of my responsibility, but in terms of supporting the Ukrainian government and people, it required military assistance, and Canada and the G7 and NATO, in particular, are proud to have supported the Ukrainian people against in what is an illegal invasion. That has been the core response.

But I can tell you from sitting around the G20 table on a regular basis, we are keenly aware, as are all of the donors, that the rest of the world has also paid a price. The most immediate impact was the shock to the food security system, and it was a

effectivement pas toujours les frontières. Elles fonctionnent de manière systémique dans une région. Nous pensons parfois à la façon de mettre en œuvre des programmes dans une région pour faire contrepoids.

Je ne pense pas qu'il y ait une bonne réponse au débat, pour être parfaitement honnête. Je crois qu'il y a des occasions où nous sommes très conscients du fait qu'en augmentant nos dépenses et en procédant à grande échelle, nous pourrions obtenir de meilleurs résultats dans un pays donné. En même temps, dans un autre pays, un petit investissement peut tout changer, tout comme être un partenaire. C'est une difficulté avec laquelle nous devons régulièrement composer.

À propos d'Haïti, de toute évidence, la situation là-bas est extrêmement complexe. Pour être honnête, cela me rend personnellement triste. C'est un endroit où le Canada a investi et essayé, du mieux que nous le pouvions, d'accompagner le peuple, notamment après le tremblement de terre tragique qui a eu lieu il y a maintenant presque 10 ans. Il faudra une réponse à plusieurs volets. Il n'y a pas de solution de développement pour Haïti. Je ne crois pas qu'il y ait une solution unique en matière de sécurité. Je pense qu'il faut une réponse à plusieurs volets.

Le sénateur Ravalia : Merci beaucoup à nos témoins.

Dans quelle mesure notre soutien à l'effort de guerre en Ukraine a-t-il nui à notre capacité de continuer de mettre l'accent sur d'autres situations critiques dans des régions où les besoins se font sentir? On a l'impression que la réponse à la crise et l'aide au développement pourraient s'appuyer sur des préjugés culturels et raciaux. Pouvez-vous en parler?

M. MacLennan : Oui. Pour être honnête, nous l'avons souvent entendu au cours de la dernière année. C'est en grande partie attribuable à la désinformation russe. Les Russes tentent de faire valoir que l'Occident intervient seulement en Ukraine et qu'il abandonne les pays du Sud. Honnêtement, c'est totalement faux.

Cela dit, l'Ukraine nécessitait une intervention immédiate d'un point de vue humanitaire. Lorsque l'invasion a eu lieu, on a observé très rapidement le plus important déplacement de personnes dans le monde. Une intervention humanitaire immédiate était nécessaire en matière de sécurité alimentaire, de biens et de services essentiels, d'endroits où se réfugier et ainsi de suite pour les personnes qui fuyaient. Au même moment, et cela ne relève pas de moi, pour soutenir le gouvernement et les gens du pays, il fallait accorder une aide militaire. Le Canada, le G7 et l'OTAN, en particulier, sont fiers d'aider le peuple ukrainien à résister à une invasion illégale. C'est surtout de cette façon que nous intervenons.

Je peux toutefois vous dire, puisque je rencontre régulièrement les responsables du G20, que nous sommes bien conscients, comme tous les autres donateurs, que le reste du monde paye aussi un prix. La conséquence la plus immédiate a été le choc

shock. I did say previously that the food security crisis in the world predates Ukraine, but what happened in the Black Sea created a shock to the system that lasted for many months. We needed to respond to that by scaling up our food security interventions, and that's one thing Canada did. We increased the amount of food aid globally by providing support to the World Food Programme as an example.

Senator Ravalia: Thank you.

Senator Boniface: First of all, thank you all for being here, and thank you for the work you do on behalf of Canada.

I was interested in your reference to how you prioritize. I'm coming from a different perspective in terms of security-related issues. How do you prioritize projects? You referred to the macro-level regional basis. Certainly, we heard yesterday about some of the micro projects going directly into local communities that make a difference and help stabilize the security and safety of citizens in that community. Can you tell us about how you make those decisions around those types of priorities?

Mr. MacLennan: It happens at various levels, to be perfectly frank.

One of my daily jobs is the oversight of the entire budget, and that means some rather boring meetings about allocations on a regular basis to all the component parts of Global Affairs Canada, thinking about which partners we work with most closely. Some of those discussions are driven by where in the world Canada wants to be and where are the world's poorest. For us, sub-Saharan Africa is clearly one of the most pressing global challenges in terms of addressing the needs of the poorest and most vulnerable. We direct more of our funding to those places. In the Americas, it's Haiti. In Southeast Asia, it's Pakistan, Afghanistan and Bangladesh.

After that, we follow our Feminist International Assistance Policy and the priorities that the government has set for the department, such as global health, which has been a long-standing priority of the Government of Canada for 10, 12, 15 years, quite honestly. Maternal, newborn and child health and sexual reproductive health and rights occupy a significant portion of what we do. We have teams around the world. Our teams seek out working with local governments and local national governments and with the partners who are active on the ground to identify what are the very best projects that Canada can contribute to that align with the priorities that have been set through the Feminist International Assistance Policy. There is a huge challenge in ensuring that those are the best projects they

ressenti dans le système de sécurité alimentaire, et c'était vraiment un choc. J'ai dit plus tôt que la crise alimentaire a commencé avant la guerre en Ukraine, mais ce qui s'est produit dans la mer Noire s'est traduit par un choc qui a été ressenti pendant de nombreux mois. Nous avons dû répondre à cela en renforçant nos interventions pour assurer la sécurité alimentaire, et c'est une mesure prise par le Canada. À titre d'exemple, nous avons augmenté la quantité de denrées alimentaires partout dans le monde pour soutenir le Programme alimentaire mondial.

Le sénateur Ravalia : Merci.

La sénatrice Boniface : Tout d'abord, merci à vous tous d'être ici, et merci pour le travail que vous faites au nom du Canada.

J'ai trouvé intéressant ce que vous avez dit à propos de votre façon d'établir les priorités. J'ai un point de vue différent à propos des questions de sécurité. Comment établissez-vous l'ordre de priorités de vos projets? Vous avez fait allusion à la base régionale plus générale. Nous avons sans aucun doute entendu parler hier de microprojets qui visent directement des collectivités locales et qui changent les choses, qui aident à assurer la sécurité des citoyens. Pouvez-vous nous dire comment vous prenez les décisions sur ce genre de priorités?

Mr. MacLennan : Bien franchement, cela se fait à différents niveaux.

L'une de mes tâches quotidiennes consiste à surveiller l'ensemble du budget, et cela signifie que j'assiste régulièrement à des réunions plutôt ennuyantes sur les allocations accordées aux différentes parties constituantes d'Affaires mondiales Canada, en déterminant quels sont les partenaires avec qui nous travaillons le plus étroitement. Certaines de ces discussions portent sur le rôle que le Canada veut jouer dans le monde et visent à déterminer quels sont les endroits les plus pauvres de la planète. Pour nous, l'Afrique subsaharienne présente manifestement l'un des défis les plus pressants pour répondre aux besoins des personnes les plus pauvres et les plus vulnérables au monde. Nous accordons plus de fonds à ces endroits. Dans les Amériques, c'est Haïti. En Asie du Sud-Est, il y a le Pakistan, l'Afghanistan et le Bangladesh.

Après cela, nous suivons notre Politique d'aide internationale féministe et les priorités que le gouvernement a établies pour le ministère, comme la santé mondiale, qui est une priorité du gouvernement du Canada depuis, pour être parfaitement honnête, 10, 12 ou 15 ans. La santé des mères, des nouveau-nés et des enfants ainsi que les droits à la santé sexuelle et à la santé génésique occupent une place importante dans ce que nous faisons. Nous avons des équipes partout dans le monde. Nos équipes s'efforcent de travailler avec les gouvernements locaux, les gouvernements nationaux et les partenaires actifs sur le terrain pour cerner les meilleurs projets que le Canada peut appuyer pour donner suite aux priorités établies au moyen de la Politique d'aide internationale féministe. Le choix des meilleurs

can be, but normally — and this is something important to understand — they are anywhere between three and five years in length, so it's incumbent upon us to work with the partner hand in hand over the period of that project.

Our goal is always to improve it as it goes along, but also to be cognizant of the fact that situations change on the ground. Circumstances will change. You mentioned security as a particular one, and security often has to be built right into our risk assessment of what projects we can undertake in what regions and what are some of the mitigation measures we can put in place to protect the development workers on the ground as well as the recipients. We have had examples of, unfortunately, vaccine workers being attacked. It's built into every project that we have.

Senator Coyle: Thank you all for being with us. What a great week to celebrate the work that you're all involved in. It has been near and dear to my heart. I have been involved, as you know, since 1980, which tells you how old I am.

One of the things my colleague raised in the last session was the issue of the support among the Canadian public for Canada's international cooperation work. Also, this committee, as you know, is looking at our foreign service. When we were in Washington before Christmas, we talked with the State Department people about what they're doing. One of the things they talked about was State Department staff actually doing what they call "in-reach," putting more attention to informing Americans in that case about what the U.S. is doing internationally and engaging with people in discussion. I don't just mean going to the Munk School and talking to the converted. What are we currently doing, either generally in terms of Canada's work in the world and bringing that to Canadians and having them engage with that, but also on the international development side? We have Ms. Peña here from the partnerships area. There used to be something called PPP, where all of us who were involved in development and Canadian organizations got resources to engage with Canadians on what Canada was doing in the world. I am curious to know what your thinking is and what we're currently doing and what you think we should be doing.

Mr. MacLennan: I think that's a fantastic question.

I've been working for the Government of Canada in the area of international development for many years, and it is a perennial challenge. We have done some things very well. This week is a great example of one thing we have done very well. It has now been 33 years that we have been doing International Development Week. Its purpose is exactly what you have laid out. Its purpose is to highlight not only what Canada does in the

projets possible représente un énorme défi, mais normalement — et il est important de le comprendre —, leur durée se situe entre trois et cinq ans, et nous devons donc travailler étroitement avec le partenaire pendant cette période.

Notre objectif est toujours de nous améliorer au fur et à mesure, mais aussi d'être conscients du fait que les situations changent sur le terrain. Les circonstances vont changer. Vous avez notamment parlé de la sécurité, et nous l'intégrons souvent directement à notre évaluation des risques pour déterminer ce que des projets peuvent réaliser dans différentes régions ainsi que les mesures d'atténuation que nous pouvons mettre en place pour protéger les travailleurs humanitaires sur le terrain et les bénéficiaires. Nous avons malheureusement eu des attaques contre des travailleurs responsables des vaccins. Cela fait partie intégrante de tous nos projets.

La sénatrice Coyle : Merci à tous d'être parmi nous. Quelle belle semaine pour reconnaître le travail que vous faites. Cela m'a toujours tenu à cœur. Je m'implique dans le domaine depuis 1980, comme vous le savez, ce qui trahit mon âge.

Lors de la dernière session, mon collègue a notamment parlé de l'appui de la population canadienne au travail de coopération internationale du Canada. En outre, comme vous le savez, ce comité étudie notre service extérieur. Lorsque nous étions à Washington, avant Noël, nous avons rencontré des gens du Département d'État, et nous avons discuté de leurs activités. Ils ont notamment indiqué que le personnel du Département d'État mène des campagnes de sensibilisation interne, qu'ils appellent « in-reach ». Il s'agit, dans ce cas précis, d'accorder plus d'attention à la sensibilisation de la population américaine aux activités du pays à l'échelle internationale et de dialoguer avec les gens. Je ne parle pas simplement d'aller à la Munk School pour prêcher à des convertis. Que faisons-nous actuellement, tant de manière générale, pour faire connaître aux Canadiens le travail du Canada dans le monde et les inciter à participer, que du côté du développement international? Mme Peña, du secteur des partenariats, est ici. Autrefois, nous avions ce qu'on appelle des PPP, dans le cadre desquels ceux qui œuvraient dans le secteur du développement, y compris les organisations canadiennes, pouvaient obtenir des ressources pour mener des campagnes pour informer les Canadiens sur les activités du Canada dans le monde. J'aimerais avoir votre avis. Que faisons-nous, actuellement, et que devrions-nous faire, selon vous?

M. MacLennan : Je pense que c'est une question formidable.

Je travaille pour le gouvernement du Canada dans le domaine du développement international depuis de nombreuses années, et c'est un défi constant. Nous avons fait de très bonnes choses, et cette semaine en est un excellent exemple. Cela fait maintenant 33 ans que nous organisons la Semaine du développement international, qui vise précisément ce dont vous avez parlé. Il s'agit non seulement de mettre en lumière les interventions du

world but the importance of why Canada does what it does in the world — the importance that it means to Canadians themselves, to their safety, security and their role in the world, but also the good that we're able to do for the most vulnerable and for the poor. This is a great example of that.

We've had moments in the past where we've ramped up and been more dedicated in our efforts to maintain that outreach. You might be surprised that the Munk School isn't all that converted all the time for everything we do. I think even with universities there is much that we could be doing to improve. I do recall one time when we had Canadian troops in Afghanistan. We did something called Afghanistan 360, which was a multimedia show that we took on the road to demonstrate to Canadians everything that we were doing in Afghanistan. I think there are opportunities to do more of those types of things.

Patricia Peña, Assistant Deputy Minister, Partnerships for Development Innovation, Global Affairs Canada: You referred to PPP. We do public engagement activities as well. The way we understand this is connecting the whole development assistance package with communicating to Canadians and engaging them in our activities abroad.

I was in Winnipeg last week meeting with Canadian Cooperation members and had a chance to go to a school and see an activity taking place with youth where we were talking about the Sustainable Development Goals but not using the fancy language — if you use some of the fancy language, they turn off. Anyone who has teenagers understands that — speaking to them about issues connecting their domestic experience, their everyday lives in Canada, and saying that same thing is happening elsewhere. Those are small initiatives, but they are important. It's about building a generation of people who understand that domestic is connected.

We still have it as part of our work. It's a modest part, so we can't overestimate it, but it is an important part of what we consider as being part of our broader partnership.

Senator Cardozo: Thank you for those answers. I'd like to go further on the question Senator Coyle asked.

In terms of public policy, you mentioned you have done things that are modest. I would say we need to go beyond modest. I was at an event yesterday where members of Parliament from all parties talked and were in favour of international development but said they rarely hear about it from their constituents at the door. How do we get to the people who are not in international affairs programs in universities? How do we get to the people who are having trouble with their school, or not able to get a

Canada sur la scène mondiale et d'en souligner l'importance — pour les Canadiens eux-mêmes, pour leur sûreté, leur sécurité et leur rôle dans le monde —, mais aussi les bonnes choses que nous pouvons faire afin d'aider les plus vulnérables et les pauvres. C'est un excellent exemple de cela.

Il y a eu des périodes dans le passé où nous avons intensifié nos efforts et maintenu cet engagement avec un plus grand dévouement. Vous trouverez peut-être surprenant d'apprendre que les gens de la Munk School ne sont pas toujours tout à fait d'accord avec l'ensemble de nos activités. Je pense que nous pourrions faire beaucoup pour nous améliorer, même avec les universités. Je me souviens qu'à l'époque où des troupes canadiennes étaient en Afghanistan, nous avions organisé une tournée pour un spectacle multimédia appelé Afghanistan 360, qui visait à montrer aux Canadiens tout ce que nous faisions en Afghanistan. Je pense qu'il y a des occasions de faire plus de choses de ce genre.

Patricia Peña, sous-ministre adjointe, Partenariats pour l'innovation dans le développement, Affaires mondiales Canada : Vous avez fait référence aux PPP. Nous faisons aussi des activités de sensibilisation du public. L'idée, de notre point de vue, est de communiquer avec les Canadiens pour les informer de l'ensemble des activités d'aide au développement et les inciter à participer à nos activités à l'étranger.

La semaine dernière, j'étais à Winnipeg pour rencontrer les membres de la Coopération canadienne. J'ai eu l'occasion d'aller dans une école pour assister à une activité auprès des jeunes. Il était question des objectifs de développement durable, mais sans utiliser des mots recherchés, car lorsqu'on utilise des termes trop recherchés, les jeunes décrochent. Tous ceux qui ont des adolescents le comprennent. Il convient d'établir un lien avec ce qu'ils vivent, avec leur vie quotidienne au Canada, et leur expliquer que c'est la même chose ailleurs. Ce sont de petites initiatives, mais elles sont importantes. L'idée est d'avoir une génération de gens qui comprennent qu'il y a un lien avec ce qui se passe au pays.

Cela fait toujours partie de notre travail. C'est une petite partie, de sorte que nous ne pouvons pas la surestimer, mais c'est un aspect important qui fait partie intégrante de notre partenariat au sens large.

Le sénateur Cardozo : Je vous remercie de ces réponses. J'aimerais approfondir la question posée par la sénatrice Coyle.

Concernant la politique publique, vous avez mentionné que vous avez fait des choses modestes. Je dirais que nous devons aller plus loin. Hier, j'ai participé à un événement où des députés de tous les partis ont eu l'occasion de discuter. Ils sont favorables au développement international, mais soulignent que ce n'est pas un sujet que leurs électeurs abordent lorsqu'ils se présentent à leur porte dans le cadre de leurs campagnes. Comment peut-on rejoindre ceux qui ne font pas d'études

family doctor and so forth? How do we convince them that this is important?

If I could also build on Senator Housakos' question, could give us more detail about who you can be talking to in Haiti? Haitians and Haitian Canadians say, "Don't tell us what has to be done. Talk to us." Who is the "us" you would be talking to?

Mr. MacLennan: I will start with the second one. In Haiti, there are ways of finding out what the Haitian people are thinking. For example, we work with a variety of partners on the ground still today. It has been a challenge to continue the programming that we have. We've allowed many of our partners to pivot because they have had to adjust to the situation on the ground. Those partners are living and breathing the Haitian experience right now. They are Haitians. There are many in the civil society. I would argue that it's in the civil society in Haiti where you can get a different view than the one you will get from the current government or from the Haitian National Police. That's one avenue.

Going back to your previous point, though, both Patricia and I were at the same event. I took due note of what each of the MPs said, and it resonates. We as a government need to do a better job to draw the linkages between what's going on in the world and how it affects Canadians, and how international development assistance and humanitarian assistance are tools that are used in the interests of Canadians.

The best example of that is COVID-19. Patricia and I have been in this business for a while. We've talked about the pandemic. That was fundamentally one of the reasons why we focused on health systems strengthening in the countries in which we work, and it has been, as I mentioned already, a long-standing priority of the Government of Canada to help in the health sector. One of the things we often raised was that one day there will be a pandemic, and we will be dependent on the surveillance systems that exist in developing countries and their ability to track all of the things that we all learned sitting at home in our basements. We all learned that, all of a sudden, this is what infectious disease control is about. And guess what? You can't do it by yourself. You are dependent on the rest of the world as well.

To me, it's about drawing those lines to show that the work we're doing has a direct impact on Canada as well. But we have to do a better job of it. We've tried, and it's tough.

universitaires en affaires internationales? Comment pouvons-nous atteindre les gens qui ont des difficultés avec leur école, qui n'arrivent pas à trouver un médecin de famille, et cetera? Comment convaincre ces gens que c'est important?

J'aimerais aussi revenir sur la question du sénateur Housakos. Pourriez-vous nous donner plus de détails de ceux qui pourraient être vos interlocuteurs en Haïti? Les Haïtiens et les Canadiens d'origine haïtienne disent : « Ne nous dites pas ce qu'il faut faire. Parlez-nous. » À qui parlez-vous? Qui est « nous »?

M. MacLennan : Je vais commencer par la deuxième question. En Haïti, il y a des façons de sonder le pouls de la population haïtienne. À titre d'exemple, nous travaillons avec divers partenaires sur le terrain encore aujourd'hui. Il a été difficile de poursuivre la mise en œuvre de nos programmes, et nous avons permis à beaucoup de nos partenaires de changer de cap pour s'adapter à la situation sur le terrain. Ces partenaires vivent l'expérience haïtienne chaque jour. Ce sont des Haïtiens. Nous avons beaucoup de partenaires dans la société civile. D'ailleurs, je dirais qu'en Haïti, c'est auprès de la société civile qu'on peut obtenir un point de vue différent de celui du gouvernement actuel ou de la Police nationale d'Haïti. C'est une piste.

Pour revenir à votre point précédent, toutefois, Mme Peña et moi étions tous les deux présents à cet événement. J'ai pris bonne note des propos de tous les députés, et cela nous interpelle. Nous devons, au gouvernement, faire un meilleur travail pour faire connaître les liens entre le contexte mondial et son incidence sur les Canadiens, et démontrer en quoi l'aide au développement international et l'aide humanitaire sont des outils qui sont utilisés dans l'intérêt des Canadiens.

Le meilleur exemple de cela est la COVID-19. Mme Peña et moi œuvrons dans ce domaine depuis un certain temps. Nous avons parlé de la pandémie. C'était fondamentalement l'une des raisons pour lesquelles nous avons concentré nos activités sur le renforcement des systèmes de santé dans les pays dans lesquels nous travaillons. D'ailleurs, comme je l'ai déjà mentionné, l'aide au secteur de la santé est une priorité de longue date du gouvernement du Canada. Nous avions souvent évoqué la possibilité d'une pandémie, et que nous serions dépendants des systèmes de surveillance en place dans les pays en développement et de leur capacité de faire un suivi pour toutes les choses que nous avons tous apprises, bien assis à la maison dans nos sous-sols. Nous avons tous soudainement pris conscience de l'importance du contrôle des maladies infectieuses. Et savez-vous quoi? On ne peut faire cela tout seul. On dépend également du reste du monde.

Pour moi, il s'agit d'établir ces rapprochements afin de montrer que notre travail a aussi une incidence directe sur le Canada. Cela dit, nous devons faire un meilleur travail à cet égard. Nous avons essayé, et c'est difficile.

[Translation]

Senator Gerba: I welcome our witnesses. Thank you for being here today.

I have seen the evolution of GAC — Global Affairs Canada — which used to be CIDA, the Canadian International Development Agency. I worked there at one time, too. At the time of CIDA, the industrial cooperation sector had a certain approach to international development.

Today, African countries are advocating more for the development of their infrastructure rather than humanitarian aid. This is a paradigm shift that is in line with the African Union's Agenda 2063, *The Africa We Want*. I am wondering — and I'm not asking for a scoop on the strategy that's underway — whether Canada is taking into account that approach today and these changes that are happening in Africa.

When you go there, you know, you see announcements that talk about Canada's investments in Sudan, in Kenya, all over the place — we're investing a lot. However, we have the impression that, on the ground, it is not visible, and even less so here. With regard to the previous questions, we have the impression that this is not producing concrete results even though a lot of money is invested. Aid has gone from 6.1 to 8; it's going up every day.

What we would like to know, if I take the case of sub-Saharan African countries, is whether their behaviour is being observed. Are we adjusting the Canadian approach to our aid to these countries?

Mr. MacLennan: The answer is yes. In November, Mr. Faki, who is the chairperson of the African Union, came to Canada for a series of meetings.

I attended a meeting with my minister and the Minister of International Trade, Ms. Ng, precisely because Canada wanted to send a clear message that the Canada-Africa relationship needs to move from a developmental relationship to a trade relationship. The two go together.

You mentioned a former program, the Investment Cooperation Program, INC. Since then, we've had new programs that help us tremendously.

The first thing is the creation of FinDev Canada, a development finance institution, DFI, with Africa as one of its priorities. These are loans and grants that address Africa's business needs by touching on priorities like climate change and energy transitions, and so on.

[Français]

La sénatrice Gerba : Bienvenue à nos témoins. Merci pour votre présence aujourd'hui.

Effectivement, j'ai vu l'évolution d'AMC — Affaires mondiales Canada —, qui est parti de l'ACDI, l'Agence canadienne de développement international. J'y ai travaillé à une certaine époque, aussi. À l'époque de l'ACDI, il y avait le secteur de la coopération industrielle qui avait une certaine approche du développement international.

Aujourd'hui, les pays africains prônent plutôt le développement de leurs infrastructures plutôt que l'aide humanitaire. C'est un changement de paradigme qui va dans le sens de l'agenda 2063 de l'Union africaine, *L'Afrique que nous voulons*. Ma question — et je ne demande pas une primeur au sujet de la stratégie qui est en cours — est la suivante : est-ce que le Canada tient compte de cette approche aujourd'hui et de ces changements qui s'opèrent en Afrique?

Quand on va là-bas, on le sait, on voit des annonces qui parlent des investissements du Canada au Soudan, au Kenya, un peu partout — nous investissons énormément. Cependant, on a l'impression que sur le terrain, ce n'est pas visible, et encore moins ici. En ce qui concerne les questions précédentes, on a l'impression que ça ne donne pas de résultats concrets alors qu'il y a beaucoup d'argent investi. L'aide est passée de 6,1 à 8, cela augmente tous les jours.

Ce qu'on aimerait savoir, si je prends le cas des pays d'Afrique subsaharienne, c'est si on observe leur comportement. Est-ce qu'on ajuste l'approche canadienne de notre aide à ces pays?

Mr. MacLennan : La réponse est oui. Au mois de novembre, M. Faki, qui est le président de l'Union africaine, est venu au Canada pour une série de réunions.

J'ai assisté à une réunion avec mon ministre et la ministre du Commerce international, Mme Ng, justement parce que le Canada voulait envoyer un message clair, à savoir que la relation entre le Canada et l'Afrique a besoin de passer d'une relation de développement à une relation commerciale. Les deux vont ensemble.

Vous avez mentionné un ancien programme, le Programme de coopération pour l'investissement — le PCI ou en anglais INC. Depuis ce temps, on s'est dotés de nouveaux programmes qui nous aident énormément.

La première des choses, c'est la création de FinDev Canada, une institution de financement du développement — DFI en anglais — dont l'une des priorités est l'Afrique. Ce sont des prêts et des bourses qui répondent aux besoins commerciaux de l'Afrique en touchant les priorités comme les changements climatiques et les transitions énergétiques, etc.

We also have two new programs within Global Affairs Canada that enable us to do more than just provide grants and contributions. They enable us to get into the loan system so that we can fund young women entrepreneurs, for example.

I will stop there.

[English]

Senator Woo: Thanks to the witnesses.

I want to pick up on your comment that you are no longer just providing aid to developing countries but working with them. They're setting the table, I think was the phrase you used. I want to ask you what Canada is learning from them in terms of development practice, particularly the ones who have graduated or are near graduating. One thing you will know from your many years of work in development is that there are fads in development practice, and one of the things that has come back is infrastructure development. This was the hot thing in the 1950s and 1960s, but it's back.

Mr. MacLennan: That's right.

Senator Woo: Are we humble enough to learn from countries that have actually developed very rapidly in the last 20 or 30 years, and what are the things we have learned from them?

Mr. MacLennan: That is a fantastic question.

It requires a change in mindset. As somebody who has had a great deal of experience sitting around G7 tables, G7 tables feel very comfortable. They are our friends. They are our allies. It's a very comfortable conversation. The G20 table is a less comfortable conversation. There are partners there around that table that, quite honestly, we don't get along with at all. But, more importantly, there is a difference of perspectives on the global challenges that we all face.

I'll speak very personally about the value that I've been able to bring back to the ministry from listening to colleagues from Saudi Arabia, from South Korea — if you want to choose a perfect example of a country that has managed to develop and has proven it. There is so much for us to learn. I think as part of our Indo-Pacific Strategy that the government has recently announced, that's an element of it. We know that in East Asia, this is an area of economic growth, this is an area of incredible innovation and dynamism, and Canada needs to be there.

I'll just leave off on one other note, though, in terms of the question of development. Recently at a meeting, somebody came to me and said, "You know, none of us have actually developed in the world, not sustainably." Nobody has the secret recipe for

On a aussi au sein d'Affaires mondiales Canada deux nouveaux programmes qui nous permettent de faire autre chose que des subventions et des contributions, c'est-à-dire d'entrer dans le système des prêts pour qu'on puisse financer les jeunes femmes entrepreneures, par exemple.

Je vais m'arrêter là.

[Traduction]

Le sénateur Woo : Je remercie les témoins.

J'aimerais revenir sur votre commentaire selon lequel vous ne vous contentez plus de fournir de l'aide aux pays en développement, mais que vous travaillez avec eux. Ils « mettent la table », comme vous l'avez dit, je crois. Selon vous, qu'est-ce que le Canada apprend d'eux? Je parle de la pratique du développement international, en particulier chez les diplômés et ceux qui le seront bientôt. Étant donné vos nombreuses années d'expérience dans le domaine du développement, vous savez certainement qu'il existe des modes, et un aspect qui revient à l'avant-plan est le développement des infrastructures. C'était un enjeu névralgique dans les années 1950 et 1960, mais cela refait surface.

M. MacLennan : C'est exact.

Le sénateur Woo : Sommes-nous assez humbles pour apprendre de pays qui se sont développés très rapidement ces 20 ou 30 dernières années? Qu'avons-nous appris de ces pays?

M. MacLennan : C'est une question fantastique.

Cela requiert un changement de mentalité. Je peux vous dire, puisque j'y ai souvent participé, que les discussions au sein du G7 sont très conviviales. Ce sont nos amis, nos alliés. On y discute avec aisance. Par contre, les discussions à la table du G20 sont moins agréables. Bien franchement, on compte à cette table des partenaires avec lesquels nous ne nous entendons pas du tout et — ce qui est plus important encore — qui ont des points de vue différents du nôtre sur les défis mondiaux auxquels nous sommes tous confrontés.

Je peux dire, personnellement, que j'ai pu contribuer au ministère en écoutant des collègues d'Arabie saoudite, de Corée du Sud, si vous voulez choisir un exemple parfait d'un pays qui a réussi à se développer, sans l'ombre d'un doute. Nous avons tellement de choses à apprendre. Je pense qu'il s'agit d'un élément de la Stratégie pour l'Indopacifique récemment annoncée par le gouvernement. Nous savons que l'Asie de l'Est est une région en croissance économique, extrêmement dynamique et fortement axée sur l'innovation. Le Canada doit y être présent.

Je vais terminer sur une autre note, toutefois, concernant la question du développement. Récemment, lors d'une réunion, quelqu'un est venu me voir et m'a dit : « En fait, vous savez, aucun de nous ne s'est développé dans le monde, pas de manière

what a sustainable development model looks like. We are all trying to get there, and many of us have the 2050 goal of a carbon-neutral footprint, but the truth is, none of us have figured it out, and there is much to be learned from other countries on how we all work along that path to get ourselves there, because Canada still has a long way to go as well.

The Chair: I'm going to use my privilege as chair to ask a question, but first I just wanted to say that sitting around the G7 table is not always comfortable. But I take the point, Mr. MacLennan.

I think you were in the room when I asked Administrator Steiner about creativity in the donor community. I think everyone recognizes that there are so many pressures that require reactions and the unexpected and all of that, but is there any critical, creative thinking going on in terms of how to do things differently? There are countries who are very much invested in international development and have been thought leaders for years. I'm thinking of the Nordic countries; I'm thinking of the United Kingdom, as well, in its time, and, of course, the Americans. I like to think we've made a contribution as well. Is there any sort of collegial way to push some of these issues and bring them into a policy dimension?

Mr. MacLennan: That's a great question.

There is an annual meeting of the heads of development organizations that's called "Tidewater." It's organized by the Organisation for Economic Co-operation and Development, the OECD, every year, and it's an opportunity for the heads of the organizations around the world to take two days and just reflect on the year and reflect on what the big challenges are.

The OECD used to play a more preponderant role, in my view, in terms of setting the big agendas of what we needed to talk about in terms of development assistance globally and how we can better use our tools in conjunction with one another. I can think back to debates in the 2000s, for example, around aid effectiveness. They drove that conversation on aid effectiveness. They understood that the quid pro quo for increases in development assistance was that that development assistance had to be effective. But what does "effective" mean? How do you frame that off in a way that we can all speak to one another? My personal view is that recently I have not seen much of that leadership from the OECD over the last couple of years.

COVID did not help. That ability to meet in person is really critical, and the meeting that I went to just this past June was the first one in three years. So that hasn't been helpful.

durable. » Personne n'a la recette secrète d'un modèle de développement durable. Nous essayons tous d'y arriver, et beaucoup visent la carboneutralité en 2050, mais la vérité, c'est qu'aucun d'entre nous n'a trouvé la solution. Il y a beaucoup d'enseignements à tirer des expériences d'autres pays quant à la voie à suivre pour y parvenir, car le Canada a encore bien du chemin à parcourir aussi.

Le président : Je vais utiliser mon privilège de président pour poser une question, mais j'aimerais d'abord dire qu'être à la table du G7 n'est pas toujours de tout repos. Cela dit, je comprends votre point de vue, monsieur MacLennan.

Je pense que vous étiez dans la salle lorsque j'ai posé une question à M. Steiner au sujet de la créativité dans la communauté des donateurs. Je pense que tout le monde reconnaît qu'il existe de nombreuses pressions qui obligent à réagir ainsi que des imprévus, et cetera, mais y a-t-il actuellement une réflexion critique et créative sur les manières de faire les choses différemment? Certains pays sont très investis dans le développement international et sont des leaders d'opinion depuis des années. Je pense aux pays nordiques. Je pense aussi au Royaume-Uni, en son temps, et aux Américains, évidemment. J'aime à penser que nous avons aussi apporté notre contribution. Existe-t-il un mécanisme collégial quelconque pour examiner ces questions et les amener dans une dimension stratégique?

M. MacLennan : C'est une excellente question.

Il y a une réunion annuelle des dirigeants des organismes de développement, appelée « Tidewater », qui est organisée chaque année par l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE. La réunion de deux jours représente pour les dirigeants de ces organismes du monde entier une occasion de réfléchir à l'année qui s'est écoulée et aux importants défis à venir.

L'OCDE jouait auparavant un rôle plus prépondérant, à mon avis, pour l'établissement des grandes orientations relativement aux enjeux de l'heure en matière d'aide au développement à l'échelle mondiale et à une meilleure concertation dans l'utilisation des outils à notre disposition. Je pense par exemple aux débats qui ont eu lieu dans les années 2000 sur la question de l'efficacité de l'aide. L'OCDE a dirigé ces discussions. On a compris que l'augmentation de l'aide au développement était tributaire de l'efficacité de l'aide au développement. Or, qu'est-ce qu'on entend par « efficace »? Comment peut-on définir cela pour que nous puissions tous parler le même langage? Je dirais que je n'ai pas vu beaucoup de leadership de ce genre du côté de l'OCDE récemment, ces deux ou trois dernières années.

La COVID n'a pas aidé. Il est essentiel d'avoir la possibilité de nous rencontrer en personne. La réunion à laquelle j'ai assisté en juin dernier était la première en trois ans. Donc, la pandémie n'a pas aidé.

There are some areas, though, where I think there is fascinating innovation taking place, and it's innovation — the best innovation always comes from necessity — in the multilateral development bank world. I think we all recognize that the fundamental purpose of the Bretton Woods System that was created at the end of World War II was to help with reconstruction. It's called the International Bank for Reconstruction and Development, let's not forget. Its fundamental purpose was, really, to help developing countries move along the path of development. Donors can contribute a great deal, but it's those banks that act, truly, at scale.

Over the past year, we've launched some really interesting work. It was referred to more specifically in the G20 communiqué of this past year as one of the primary pieces of work that needs to be done over the course of this year, and that is how we can rev up the bank system. How can we increase the amount of capital that they can push out to developing countries to push them along their development path? There is a lot of work that needs to be done, because we are shareholders in those banks, but our view is, quite honestly, that they're not maximizing the capital that they have to deliver greater development results.

The Chair: Thank you very much.

We'll move to round two.

Senator Housakos: My question goes back to the fact that there are some regimes and some fraudulent players that take advantage of the aid that we send to these countries, with all the good intentions. We have specific examples in Haiti. What kind of processes do we have in place to make sure that we limit the possibility of fraud? More importantly, once we know there are individuals who have infringed upon human rights, that have participated with regimes in fraudulent behaviour and then they find themselves living in Canada — and we have a number of cases of Haitian individuals who are intricately involved with the regime down there and have done some atrocious things and are now living in Montreal. We're not using tools at our disposal to recuperate the proceeds that they have fraudulently gotten their hands on to send the message that Canada won't tolerate this behaviour. What are the workings with the RCMP and other departments in order to go after these people?

Mr. MacLennan: Starting with the question of process, it would come as no surprise to you that we work in some of the most difficult parts of the world, some of the riskiest parts of the world. So the discussion around risk tolerance in Global Affairs Canada is a live discussion at all times because we have to try and balance, to the best of our ability, the absolute bedrock understanding that fraud cannot be tolerated under any

Il y a toutefois des innovations fascinantes dans certains domaines, à mon avis. Une de ces innovations — la véritable innovation émane toujours de la nécessité — est dans le domaine des banques multilatérales de développement. Je pense que nous reconnaissons tous que la raison d'être fondamentale du système de Bretton Woods qui a été créé à la fin de la Seconde Guerre mondiale était d'appuyer la reconstruction. N'oublions pas qu'elle s'appelle la Banque internationale pour la reconstruction et le développement. En réalité, elle avait pour objectif fondamental d'aider les pays en développement à avancer sur la voie du développement. Les donateurs peuvent apporter une contribution importante, mais en réalité, ce sont ces banques qui agissent à grande échelle.

Nous avons entrepris un projet très intéressant au cours de la dernière année. Plus précisément, dans le communiqué du G20 de l'année dernière, ce projet a été présenté comme l'un des principaux travaux à réaliser au cours de cette année, à savoir les façons de dynamiser le système bancaire. Comment pouvons-nous augmenter le montant des capitaux qu'elles peuvent diriger vers les pays en développement pour les aider à progresser sur la voie du développement? Il y a beaucoup de travail à faire, car nous sommes actionnaires de ces banques, mais nous sommes d'avis, bien franchement, qu'elles n'optimisent pas les capitaux dont elles disposent pour améliorer les résultats en matière de développement.

Le président : Merci beaucoup.

Nous passons au deuxième tour.

Le sénateur Housakos : Ma question revient sur le fait qu'il existe certains régimes et certains fraudeurs qui profitent de l'aide que nous envoyons à ces pays, avec les meilleures intentions du monde. Nous avons des exemples précis en Haïti. Quel type de processus avons-nous mis en place pour nous assurer que nous limitons les possibilités de fraude? Plus important encore, une fois que nous savons qu'il y a des personnes qui ont enfreint les droits de la personne, qui ont participé à des régimes au comportement frauduleux et qui se retrouvent ensuite à vivre au Canada, et il y a un certain nombre de Haïtiens qui sont intimement liés au régime là-bas, qui ont fait des choses horribles et qui vivent maintenant à Montréal. Nous n'utilisons pas les outils à notre disposition pour récupérer les fonds sur lesquels ils ont frauduleusement mis la main afin de faire passer le message que le Canada ne tolérera pas ces comportements. Quelles sont les modalités de collaboration avec la GRC et d'autres ministères pour poursuivre ces personnes?

M. MacLennan : En commençant par la question du processus, vous ne serez pas surpris d'apprendre que nous travaillons dans certaines des régions les plus difficiles du monde, certaines des régions les plus risquées du monde. La discussion concernant la tolérance au risque d'Affaires mondiales Canada est donc toujours d'actualité, car nous devons essayer de concilier, du mieux que nous pouvons, la

circumstances, that the misdirection of Canadian taxpayers' dollars cannot be tolerated under any circumstances, but at the same time, that we work in really difficult parts of the world and that we have to find ways to balance our processes to ensure that we can continue to operate while at the same time taking account of all of that.

Over the years, we have put in place, some would argue too rigorous, processes that lead to long delays and bureaucracy, and we are working very diligently, actually under Patricia's guidance, to completely revamp our grants and contributions processes, revamping with a view towards making them more efficient, making them easier for the users — i.e., our partners on the ground — to use, but also our partners in-country who have complained about onerous reporting requirements and whatnot. One of the core elements and principles of that is that it cannot at any point make fraud easier. We've always built that into the very system that we have, and we have processes to identify when it takes place.

With respect to Haiti, in terms of what we do, I'm personally not aware of individuals that have absconded with Canadian funds and then moved to Canada. I'm unaware of that. We can confirm that, but I'm not aware of that. In terms of how they're treated in Canada, maybe the Deputy Minister of Public Safety would be better placed to explain what the processes are for responding to those circumstances where there are accusations of fraudulent behaviour or human rights abuses, as you say, in another country, once they are in Canada.

Senator Boniface: I'll come back to the issue. You may have misunderstood me. I was thinking of the safety of women and the feminist agenda being able to actually do something day to day. That's where I was coming from, and I'm trying to understand how you balance all of that out.

Late last year I was at a meeting with a number of NGOs that have international funding from all different countries, and what I heard from them is that Canada is one of the toughest to try to get approvals, and I think some would interpret risk averse. I very much appreciate rigour, but what I was hearing was something very different collectively around the table. How are you addressing that? Obviously, you're aware of it, so I would be interested in how you're addressing that perception from NGOs.

reconnaissance fondamentale et absolue que la fraude ne peut être tolérée en aucune circonstance, que le détournement de l'argent des contribuables canadiens ne peut être toléré en aucune circonstance, avec le fait que nous travaillons dans des régions du monde vraiment difficiles et que nous devons trouver des moyens d'équilibrer nos processus pour pouvoir faire en sorte de poursuivre nos activités là-bas, tout en tenant compte de tout cela.

Au fil des ans, nous avons mis en place des processus, que certains qualifiaient de trop rigoureux, des processus qui entraînent de longs délais et des formalités administratives. Nous nous employons donc très assidûment, en fait sous la direction de Mme Peña, à réorganiser complètement nos processus de subventions et de contributions, en vue de les rendre plus efficaces et plus faciles à utiliser pour les utilisateurs, c'est-à-dire nos partenaires sur le terrain, mais aussi nos partenaires dans les pays qui se sont plaints de nos exigences onéreuses en matière de rapports et d'autres formalités. L'un des éléments et principes fondamentaux de ce système est qu'il ne peut à aucun moment faciliter la fraude. Nous avons toujours intégré ce principe dans notre système, et nous disposons de processus pour détecter les cas de fraude.

En ce qui concerne Haïti et les mesures que nous prenons, je ne suis personnellement pas au courant de personnes qui se sont enfuies avec des fonds canadiens et qui, par la suite, se sont établies au Canada. Je ne suis pas au courant de cela. Nous pouvons le confirmer, mais je ne suis pas au courant. Pour ce qui est de la façon dont elles sont traitées au Canada, le sous-ministre de la Sécurité publique serait peut-être mieux placé pour expliquer les processus qui permettent de répondre à des situations où, une fois au Canada, des personnes font face à des accusations de comportement frauduleux ou de violation des droits de la personne, comme vous dites, perpétrés dans un autre pays.

La sénatrice Boniface : Je vais revenir sur la question. Vous m'avez peut-être mal comprise. Je pensais à la sécurité des femmes et à la possibilité pour les féministes de faire quelque chose au jour le jour. C'est là où je voulais en venir, et j'essaie de comprendre comment vous conciliez tout cela.

À la fin de l'année dernière, j'ai participé à une réunion avec un certain nombre d'ONG qui bénéficient d'un financement international provenant de tous les pays, et ce qu'ils m'ont dit, c'est que le Canada est l'un des pays où il est le plus difficile de faire approuver des demandes de financement, et je pense que certains interpréteraient cela comme une aversion au risque. Je vous sais gré de votre rigueur, mais ce que j'ai entendu autour de la table était collectivement quelque chose de très différent. Comment vous attaquez-vous à ce problème? Vous en êtes manifestement conscient, mais j'aimerais savoir comment vous répondez à cette perception des ONG.

Mr. MacLennan: I'll give due warning to my colleague here. I'll address the first part of your question, and I'll let Patricia give you greater detail on the process that we have already undertaken.

With respect to the protection of women in-country, I would say there are two distinct ways that we do it. The first one is that every evaluation of a project receives a human rights-based analysis which identifies whether we think this project could actually endanger the lives of women. We take into consideration which part of the world this is actually operating in. What are the mitigation measures that have been put in place by the partner proposing the project to ensure that men and women and children aren't duly put into greater danger than they already are through the activities of the project? It's a lens that we apply to everything.

The second one is we have dedicated programs specifically about sexual-based gender violence. It's a part of our programming since the creation of the Feminist International Assistance Policy and has continued to grow in terms of its importance, and it's almost always integrated with other work that we're doing, for example, sexual reproductive health and rights work and other work in terms of gender equality and advancing the empowerment of women and girls.

Ms. Peña: Thank you for raising the issue. It's not just our Canadian partners that say our processes are difficult. It's a number of our partners. We're very conscious of that.

On one hand, a lot of our systems were put in place for very good reasons. It was, in some respects, a control issue and concern about issues like fraud and being able to follow the money, but we're conscious that we've probably over-rotated. We've been very good at systems. Now we need to make sure that, in having those controls, we're not actually leaving development outcomes out and that we're not stifling the capacity to innovate. As the UNDP administrator said, and others, business as usual is not going to get things done, so we have to think about things differently.

During the pandemic, in fact, we had a really interesting situation where, in order to be able to provide immediate support to programs, we actually adjusted some of our rules and were able to get money out the door. I've actually heard from many Canadian partners — and this is something very positive — that in fact we were amongst the first to give them COVID-related

M. MacLennan : Je vais avertir ma collègue, ici présente, que je vais faire appel à elle. Je vais répondre à la première partie de votre question, puis je permettrai à Mme Peña de vous fournir plus de détails sur le processus que nous avons déjà entrepris.

En ce qui concerne la protection des femmes dans les pays, je dirais que nous procédons de deux manières distinctes. Premièrement, chaque évaluation d'un projet fait l'objet d'une analyse fondée sur les droits de la personne qui détermine si, selon nous, ce projet pourrait réellement mettre en danger la vie des femmes. Nous prenons en considération la région du monde dans laquelle le projet sera mis en œuvre. Quelles sont les mesures d'atténuation mises en place par le partenaire qui propose le projet, pour garantir que les activités du projet ne mettront pas les hommes, les femmes ou les enfants plus en danger qu'ils ne le sont déjà? C'est une optique que nous appliquons à tout.

Deuxièmement, nous mettons en œuvre des programmes qui visent précisément à lutter contre la violence fondée sur le sexe. Ils font partie de notre programmation depuis la création de la Politique d'aide internationale féministe et n'ont cessé de prendre de l'importance. Ils sont presque toujours intégrés à d'autres activités que nous menons, par exemple dans le domaine de la santé et des droits sexuels et reproductifs et dans d'autres domaines liés à l'égalité des sexes et à l'autonomisation des femmes et des filles.

Mme Peña : Je vous remercie de soulever cette question. Ce ne sont pas seulement nos partenaires canadiens qui disent que nos processus sont compliqués. C'est le cas d'un certain nombre de nos partenaires, et nous en sommes très conscients.

D'une part, un grand nombre de nos systèmes ont été mis en place pour de très bonnes raisons. À certains égards, ces raisons étaient liées à une question de contrôle et à une préoccupation relative aux problèmes tels que la fraude et la capacité de suivre l'argent, mais nous avons conscience d'être probablement allés trop loin. Nous sommes très doués dans le domaine de l'élaboration de systèmes, mais nous devons maintenant nous assurer qu'en mettant en place ces contrôles, nous ne laissons pas de côté les résultats du développement et nous n'étoffons pas la capacité d'innovation. Comme l'a déclaré l'administratrice du PNUD, et d'autres personnes, le statu quo ne permettra pas de faire avancer les choses, et nous devons donc envisager les choses différemment.

En fait, pendant la pandémie, nous avons vécu une situation très intéressante où, afin de pouvoir apporter un soutien immédiat aux programmes, nous avons rajusté certaines de nos règles et réussi à débloquer des fonds. En fait, de nombreux partenaires canadiens m'ont dit — et c'est une nouvelle très positive — que nous étions parmi les premiers à leur accorder du

money. So what we're looking at now is how can we take that positive experience and apply it to how we do business.

The deputy mentioned grants and contributions. We are doing a five-year project where we're looking at transforming how we do our business from beginning to end so that we can become more efficient, more transparent, more responsive and also more tailored to the needs of our development country partners as much as to those who help deliver it. It's ambitious, but we're keen.

Senator Coyle: I'm going to pick up again where we left off.

One of the topics that we were discussing yesterday with the representative from Cooperation Canada was the need to keep moving the financial needle in terms of Canada's commitments to development assistance. We also just had that conversation with UNDP about Canada really not stacking up against other countries with similar capacity. We don't do as much as others do. We always talk about the dollar amount going up, but we don't look at it percentage-wise, et cetera, or benchmark us against others. I would like you to talk a little bit about that.

Of course, we're never going to raise this in any significant way unless Canadians think it's of value — to them, yes, I get that, but also just of value because it's who we are as Canadians. This is something of value. I'd like to understand, within the world that you all work in, what it would take to actually get a more significant engagement strategy with the Canadian public going and get it properly resourced and get it creatively designed and work with your partners, all the various ways that you would do that. What would it take to see that happen?

Mr. MacLennan: That's a good question.

In short, I'm not 100% sure. I'll be very honest. I'm not 100% sure. There have been numerous occasions where we've gone out ourselves and spoken to people, and we see the polling. We see when the rankings take place, when Canadians are asked to rank their most important issues, and international development and humanitarian assistance is rarely at the top. Actually, it's never at the top. It's always at the bottom. In a democracy, Canadians get to voice what their priorities are.

financement lié à la COVID-19. Ce que nous étudions maintenant, c'est la façon de tirer parti de cette expérience positive et de l'appliquer à notre façon de faire les choses.

Le sous-ministre a mentionné les subventions et les contributions. Nous menons un projet quinquennal dans le cadre duquel nous cherchons à transformer la manière dont nous menons nos activités du début à la fin, afin de devenir plus efficaces, plus transparents, plus réactifs et aussi mieux adaptés aux besoins de nos partenaires dans les pays en développement, et de ceux qui satisfont à ces besoins. C'est un projet ambitieux, mais nous y tenons.

La sénatrice Coyle : Je vais reprendre la discussion là où nous nous sommes arrêtés.

L'un des sujets dont nous avons discuté hier avec la représentante de Coopération Canada était la nécessité de continuer à faire avancer la question du financement, en ce qui concerne les engagements du Canada en matière d'aide au développement. Nous venons également d'avoir une conversation avec l'administratrice du PNUD à propos du fait que les contributions du Canada n'atteignent pas vraiment celles des autres pays ayant une capacité similaire. Nous n'en faisons pas autant que les autres. Nous parlons toujours de l'augmentation de la contribution en dollars, mais nous n'examinons pas les pourcentages, entre autres choses, et nous ne nous comparons pas aux autres. J'aimerais que vous nous parliez un peu de cela.

Bien entendu, nous ne hausserons jamais cette contribution de manière substantielle, à moins que les Canadiens considèrent que cela en vaut la peine — pour eux, oui, je le comprends, mais aussi simplement — parce que c'est ce qui distingue les Canadiens. C'est quelque chose qui a de la valeur. J'aimerais comprendre, dans le monde dans lequel vous travaillez tous, ce qu'il faudrait faire pour mettre en place une stratégie de mobilisation du public canadien plus importante, pour la doter de ressources adéquates, pour la concevoir de manière créative et pour travailler avec vos partenaires. J'aimerais comprendre toutes les différentes façons de procéder. Que faudrait-il faire pour que cela se produise?

Mr. MacLennan : C'est une bonne question.

En bref, je ne suis pas entièrement sûr de ce qu'il faudrait faire. Je vais être très honnête. Je n'en suis pas tout à fait sûr. À plusieurs reprises, nous sommes allés parler aux gens, et nous avons examiné les sondages. Quand on demande aux Canadiens de classer leurs préoccupations les plus importantes, nous constatons que le développement international et l'aide humanitaire sont rarement en tête de liste. En fait, ils ne sont jamais en tête de liste. Ils sont toujours en bas de l'échelle. Dans une démocratie, les Canadiens sont en mesure d'exprimer leurs priorités.

What we do at Global Affairs is look at what has been entrusted to us, and what has been entrusted to us is a rather sizable envelope. Could it be bigger? Yes. But what we do is focus on the envelope we have, and we ask, how can we ensure that every last dime of this envelope does the greatest good in the world and does Canadians proud that Canadians are there?

Our government responded very quickly to the terrible earthquake that we just saw. We have a humanitarian assistance team, which, quite honestly, I would say is second to none in the world in terms its expertise and its understanding of how the global systems work. I have 100% trust in that team, and I know that when I make the call, no matter what time of night it is when that earthquake happens, they're there. I would love to be able to tell that type of story more broadly. This is a forum for doing that — speaking to senators, and when I get the opportunity to speak to MPs, it's the same thing. The team does an amazing job on behalf of all Canadians. In terms of what we can do, at the end of the day, that's the best thing we can do to demonstrate to Canadians.

Senator Cardozo: It seems like Senator Coyle and I are playing tag team on this, and we didn't even plan it.

I want to come back to the issue of public opinion. I am very concerned about major geopolitical shifts all over the world away from international cooperation, whether it's diplomacy, international relations or international aid being further down the line. Everyone is turning inwards. With inflation going crazy all over the world, how do you tell the family who can't make rent and decent groceries that your government is sending money to another country?

I actually have a suggestion, not so much a question. I was really impressed by the number of MPs who were there yesterday. There were some of us senators who were there, and we all took a picture together. They called for all the MPs, and I jumped in the picture to fly the Senate flag. Those 20 or so MPs are your best focus group — I don't know if it is rude for me to say they're better than us — because they are really in touch. On this issue, I'll give them the edge because they are in touch with their constituents every day. Mike Lake, the Conservative MP from Edmonton, made the point most articulately that he doesn't hear the issue very much and that he didn't have a background in international development and had really become seized with it since becoming an MP over 17 years ago. My suggestion to you is to get together with those 20 or so MPs — they're all in the picture, so you'll know who they are — and ask them how to get

Ce que nous faisons à Affaires mondiales Canada, c'est examiner ce qui nous a été confié, c'est-à-dire une enveloppe assez substantielle. Pourrait-elle être plus importante? Oui. Toutefois, nous nous concentrerons sur l'enveloppe que nous avons, et nous nous demandons comment nous pouvons faire en sorte que le moindre cent de cette enveloppe fasse le plus grand bien dans le monde entier et rende les Canadiens fiers de leur contribution.

Notre gouvernement a réagi très rapidement au terrible tremblement de terre que nous venons de voir. Nous disposons d'une équipe d'aide humanitaire qui, en toute honnêteté, n'a pas son pareil dans le monde entier du point de vue de ses compétences et de sa compréhension du fonctionnement des systèmes mondiaux. Je fais entièrement confiance à cette équipe, et je sais que lorsque je passe un appel à ses membres, quelle que soit l'heure de la nuit où le tremblement de terre se produit, ils sont là. J'aimerais pouvoir raconter ce genre d'histoires plus en détail. Votre comité est une tribune qui convient pour le faire. Il convient d'en parler aux sénateurs, et quand j'ai l'occasion de rencontrer les députés, je fais la même chose. L'équipe fait un travail formidable au nom de tous les Canadiens. En ce qui concerne les mesures que nous pouvons prendre en fin de compte, c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour montrer aux Canadiens ce qui est possible.

Le sénateur Cardozo : Il semble que la sénatrice Coyle et moi fassions équipe à ce sujet, et nous n'avons même pas planifié de le faire.

Je voudrais revenir sur la question de l'opinion publique. Je suis très préoccupé par les changements géopolitiques majeurs qui se produisent dans le monde entier et qui atténuent la coopération internationale, qu'il s'agisse de la diplomatie, des relations internationales ou de l'aide internationale. Tout le monde se replie sur lui-même. Avec l'inflation galopante qui sévit dans le monde entier, comment dire à la famille qui n'arrive pas à payer son loyer et à acheter de la nourriture décente que son gouvernement envoie de l'argent à un autre pays?

J'ai en fait une suggestion à faire, plutôt qu'une question à poser. J'ai été vraiment impressionné par le nombre de députés qui étaient présents hier. Certains d'entre nous, sénateurs, étaient présents, et nous avons tous pris une photo ensemble. Ils ont appelé tous les députés, et j'ai sauté dans le tas pour arborer le drapeau du Sénat sur la photo. Ces quelque 20 députés constituent votre meilleur groupe de discussion — je ne sais pas si c'est impoli de ma part de dire qu'ils sont meilleurs que nous —, car ils prennent vraiment le pouls de la population. À cet égard, je vais leur donner l'avantage parce qu'ils sont quotidiennement en contact avec les électeurs de leur circonscription. Mike Lake, le député conservateur d'Edmonton, a fait valoir avec beaucoup d'éloquence qu'il n'entend pas beaucoup parler de cette question et qu'il n'ait pas d'antécédents dans le domaine du développement international, mais qu'il se

the message out to the average Canadian across the country. They are perhaps best at understanding what people are thinking about. There's nothing wrong with those of us who are here and have been working in the field a long time. It's really the people who are new to the field that we have to be connecting with. That's my suggestion. Look to those people as your focus group.

Mr. MacLennan: We have some tremendous allies in the House of Commons, and I think in the Senate as well. Your voices actually really matter. This is a house of democracy. This is a place where these things can be aired out and the priorities of Canadians can to be debated, because they have to be debated.

On the first point you made about concern about international cooperation, I'm not so sure if I worry as much about that. The reason I say that is twofold. One, a decision was made 10 years ago to bring CETA into Foreign Affairs at that time to create Global Affairs Canada. Since that time, most of our other donor partners have done the same thing. Australia did it; Norway did it. What it has done is put all of the tools together. International development, which used to sit out on its own outrigger on the canoe, is now in the canoe. It is part of our debate every day when we discuss things like Ukraine or Haiti or when we discuss what's the proper Canadian response to Russian disinformation in Africa on food security. It is now part of the conversation.

One more quick note: If you look at the OECD website and you look at and track overall global development assistance, it's tracked upward gradually since the measurement was created. It dipped during one period. It dipped during the 1990s because it was considered part of the dividend. As things get worse in the world, there is actually a very sound argument why international development becomes more important, despite the many other challenges and competitors.

The Chair: Thank you, Mr. MacLennan, in particular for endorsing our bicameral parliamentary system. There are a number of us who are quite engaged on this file and I think will continue to be so.

soit vraiment investi dans ce dossier depuis qu'il est devenu député, il y a plus de 17 ans. Je vous suggère de rencontrer cette vingtaine de députés — ils sont tous sur la photo, donc vous savez qui ils sont — et de leur demander comment faire passer le message aux Canadiens ordinaires de l'ensemble du pays. Ils sont peut-être les mieux placés pour comprendre ce qui préoccupe les gens. Ceux d'entre nous qui sont ici et travaillent dans le domaine depuis longtemps ne sont pas des parias, mais c'est vraiment avec les nouveaux venus dans le domaine que nous devons établir des liens. Voilà ce que je suggère. Considérez ces personnes comme votre groupe cible.

M. MacLennan : Nous avons des alliés formidables à la Chambre des communes, et au Sénat aussi, je pense. Vos voix comptent vraiment. Cette chambre est celle de la démocratie. C'est un endroit où ces questions peuvent être débattues et où les priorités des Canadiens peuvent être débattues, parce qu'elles doivent l'être.

En ce qui concerne le premier point que vous avez soulevé au sujet de la coopération internationale, je ne suis pas sûr de m'en inquiéter autant. Il y a deux raisons pour lesquelles je dis cela. Premièrement, il y a 10 ans, la décision a été prise d'intégrer l'ACDI dans les Affaires étrangères afin de créer Affaires mondiales Canada. Depuis, la plupart de nos autres partenaires donateurs ont fait la même chose. L'Australie l'a fait, et la Norvège l'a fait. Ce qui a eu pour effet de rassembler tous les outils. Le développement international, qui avait l'habitude de se tenir à l'écart du canoë, est maintenant dans le canoë. Il fait partie de notre débat quotidien lorsque nous discutons de questions comme l'Ukraine ou Haïti ou lorsque nous discutons de la réponse canadienne appropriée à la désinformation russe en Afrique concernant la sécurité alimentaire. Le développement international fait maintenant partie de la conversation.

L'autre observation que je formulerais rapidement est la suivante : si vous consultez le site Web de l'OCDE et que vous suivez l'évolution de l'ensemble de l'aide au développement mondial, vous constaterez qu'elle a augmenté progressivement depuis la création de cette mesure. Elle a diminué pendant une certaine période, c'est-à-dire dans les années 1990, parce qu'elle était considérée comme une partie intégrante des dividendes. À mesure que les choses s'aggravent dans le monde entier, il existe en fait un argument très solide pour justifier l'importance accrue du développement international, malgré les nombreux autres défis et les priorités concurrentes.

Le président : Je vous remercie, monsieur MacLennan, en particulier d'avoir approuvé notre système parlementaire bicaméral. Un certain nombre d'entre nous sont très investis dans ce dossier, et je pense qu'ils continueront à l'être.

[Translation]

Senator Gerba: I totally agree with you about the importance of international development, and to emphasize what you said: You have fantastic teams.

In my former life, I cooperated and worked closely with some of your teams in Africa and I can assure you that they are good, especially for Canadian companies going into those countries.

Why am I glad to hear that Global Affairs Canada is taking into account the new paradigm of the African Union and African countries? There are 55 African countries, their vote counts, and we have seen the results at the United Nations, whether it is for seats on the Security Council or to support Ukraine; we have seen that it counts and that it hurts. So I am happy that you are considering that.

I have a suggestion: Canadian companies need support. At the time of CIDA, support was provided within partnerships. That's what's being sought today in Africa.

Today's Africa represents more than \$3 trillion in potential GDP for Canadian businesses. That's more than 1.4 billion consumers for our companies, which represents significant opportunities. I look forward to the eventual economic direction that will be taken, as our businesses will benefit.

In fact, the previous witness, Mr. Steiner, was defending the fact that there is a need to co-invest in Africa. That is what other countries are doing, notably China and Russia — which are authoritarian countries, as we know. And then we are surprised to see a wave of authoritarianism coming to Africa.

My question is this: Is Global Affairs Canada still considering setting up Canada teams, which were excellent?

Mr. MacLennan: I will be quick.

When Mr. Faki came here, Minister Sajjan and Minister Ng committed to going back to Africa and going to Addis Ababa together to talk to the African Union officials about how we can combine all our efforts in Africa. That trip will take place this year.

Senator Gerba: Thank you.

[English]

The Chair: I would like to thank our witnesses on behalf of the committee. This was a very interesting meeting from the chair's perspective, and also maybe a little bit nostalgic, but I'll

[Français]

La sénatrice Gerba : Je suis totalement d'accord avec vous sur l'importance du développement international, et pour accentuer ce que vous avez dit : vous avez des équipes fantastiques.

Dans mon ancienne vie, j'ai coopéré et travaillé étroitement avec certaines de vos équipes en Afrique et je peux vous assurer que c'est bien, surtout pour les entreprises canadiennes qui vont dans ces pays-là.

Pourquoi est-ce que je me réjouis d'entendre qu'Affaires mondiales Canada tient compte du nouveau paradigme de l'Union africaine et des pays africains? Les pays africains sont 55, leur vote compte, et on a vu ce que cela a donné comme résultat aux Nations unies, que ce soit pour les sièges au Conseil de sécurité ou pour appuyer le soutien de l'Ukraine; on a vu que cela compte et que cela fait mal. Je me réjouis donc de la considération que vous en faites.

J'ai une suggestion à faire : les entreprises canadiennes ont besoin d'être accompagnées. À l'époque de l'ACDI, il y avait cet accompagnement dans le cadre des partenariats. C'est ce qui est recherché aujourd'hui en Afrique.

L'Afrique d'aujourd'hui, c'est plus de 3 000 milliards de dollars de potentiel pour les entreprises d'ici en matière de PIB. C'est plus de 1,4 milliard de consommateurs pour nos entreprises, ce qui représente des débouchés importants. Je me réjouis de la direction économique éventuelle qui sera prise, parce que nos entreprises vont en bénéficier.

D'ailleurs, le précédent témoin, M. Steiner, défendait le fait qu'il y a une nécessité de co-investir en Afrique. C'est ce que les autres pays font, notamment la Chine et la Russie — qui sont des pays autoritaires, comme on le sait. Après, on est surpris de voir qu'une vague d'autoritarisme arrive en Afrique.

Ma question est la suivante : est-ce qu'Affaires mondiales Canada envisage encore de mettre sur pied les Équipes Canada, qui étaient excellentes?

M. MacLennan : Je vais y aller rapidement.

Quand M. Faki est venu ici, le ministre Sajjan et la ministre Ng se sont engagés à retourner en Afrique et à aller à Addis-Ababa ensemble pour parler aux représentants de l'Union africaine de la façon dont on peut jumeler tous nos efforts en Afrique. Ce voyage aura lieu cette année.

La sénatrice Gerba : Merci.

[Traduction]

Le président : Au nom du comité, je tiens à remercier nos témoins. Cette réunion a été très intéressante du point de vue de la présidence, et peut-être aussi un peu nostalgique, mais je

save that for another time. I would like to thank Deputy Minister MacLellan and Assistant Deputy Ministers McDougall and Peña for being with us. I also want to acknowledge that with them we have two individuals who have been doing some pretty heavy lifting, Christopher Gibbins, Executive Director for Afghanistan-Pakistan, and Sébastien Sigouin, Executive Director for Haiti.

Before we adjourn, I would like to inform members that next Wednesday's meeting on February 15 will be our last with witnesses on our sanctions study. Originally scheduled for February 1, we will welcome, all in person, former Senator Raynell Andreychuk from 4:00 to 4:45, and from 4:45 to 5:30, Brandon Silver and Amanda Strayer. Each panel will only be 45 minutes in duration so that at 5:30 the committee can discuss drafting instructions for our report. Our analysts will prepare an outline and it will be circulated in advance of that meeting.

parlerai de cela une autre fois. Je tiens à remercier le sous-ministre MacLellan et les sous-ministres adjoints McDougall et Peña de s'être joints à nous. Je tiens également à souligner qu'ils sont accompagnés de deux personnes qui ont accompli un travail considérable, à savoir Christopher Gibbins, directeur exécutif pour l'Afghanistan et le Pakistan, et Sébastien Sigouin, directeur exécutif pour Haïti.

Avant de mettre fin à la séance, j'aimerais informer les membres que la réunion de mercredi prochain, en date du 15 février, sera la dernière pendant laquelle nous accueillerons des témoins dans le cadre de notre étude sur les sanctions. Au cours de la réunion initialement programmée pour le 1^{er} février, nous accueillerons, tous en personne, l'ancienne sénatrice Raynell Andreychuk de 16 heures à 16 h 45, et Brandon Silver et Amanda Strayer de 16 h 45 à 17 h 30. L'audience de chaque groupe de témoins ne durera que 45 minutes, afin qu'à 17 h 30, le comité puisse discuter des instructions pour la rédaction de notre rapport. Nos analystes prépareront un aperçu qui sera distribué avant la réunion.

(The committee adjourned.)

(La séance est levée.)
